

ex libris Ludovica

De Jaraillh.

Ce 15. juillet. 1763

# PSAUTIER

DE NOSTRE DAME

OU LA VIE

DE LA

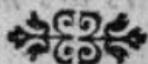
TRES-SAINTE

MERE DE DIEU.

EN CENT CINQUANTE

SONNETS.

*Par Mr. de MALAPEIRE  
Doyen du Presidial.*



A TOULOUSE,

Par JEAN PAUL DOULADOURE Imprimeur  
près le College de Foix.

---

M. DCC. L.

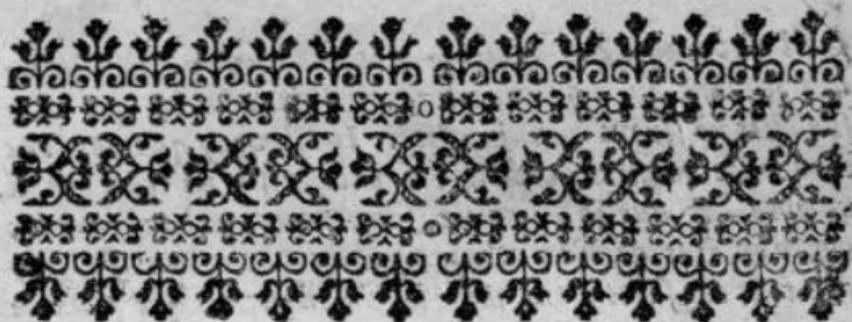


Hanc Amavi  
Et exquisivi eam à juventute mea  
Et Amator factus sum formæ illius:  
Sed & omnium Dominus dilexit illam,  
*Sapientia 8.*



J'ay soupiré toujours dès ma tendre jeunesse  
Pour cette Charmante beauté :  
Mon Cœur luy pouvoit-il refuser sa tendresse ;  
Si Dieu même en fut enchanté.





A MONSIEUR

DE

GAUTIER DUCLOS.

MONSIEUR,

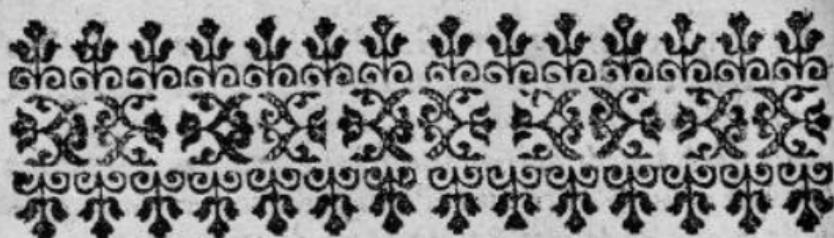
*Pourrois-je sans injustice, offrir cet Ouvrage à quel-  
que autre qu'à vous ; après que vous seul m'avez inspiré  
le dessein & le courage de le mettre au jour. Aussi ne  
pouviez-vous pas me proposer une plus pressante raison  
pour me déterminer à cette impression, que l'esperance  
que vous m'avez si souvent donnée, de le faire voir à  
tant de Devots que vous connoissez à Paris. Je serois  
trop heureux si ces deux cents Sonnets que je vous aban-  
donne pouvoient plaire aux personnes qui ayment la tres-  
Sainte Mere de Dieu, ou servir en quelque maniere à  
l'accroissement de l'affection & du respect que tous les  
vrais Catholiques sont obligez d'avoir pour Elle. L'a-*

œil favorable que vous & vos amis avez fait à ceux que je vous ay déjà mandez me fait esperer que mes souhaits ne seront pas inutiles. Il est vray que ces cent cinquante Sonnets avoient été choisis sur un fort grand nombre, & que je les avois souvent retouchez pour les metre en état de n'en rebuiter pas les Lecteurs. Je sçay que tous ces soins, ont mal réussi, ou parce que ceux de mes amis pour qui je les avois imprimez sont presque tous morts, ou parce que les sentiments en ont paru trop outrez à ceux qui n'ont pas une assez tendre devotion pour Nôtre-Dame. Ceux que je vous presente aujourd'huy ne sont, ny aussi forts, ny aussi châtiez. Mais on ne void que trop souvent que le public & les auteurs ne sont pas du même goût. Et comme je ne cherche que l'Appro- bation de ses Devots, je suis seur qu'ils regarderont ces derniers Sonnets d'aussi bon œil que les premiers. Vous serez même engagé de les faire valoir par l'honneur que j'ay de les produire sous vos auspices. J'ay toujours negligé ces pompeuses & vaines Dedicaces que l'ambition ou l'interêt arrachent à quelques auteurs. Après une fin aussi noble que celle que je me suis proposée, j'ay conté principalement sur nôtre amitié. Elle est d'une espere fort rare, se trouvant entre deux personnes qui ne se sont jamais veües, & qui apparemment ne se verront jamais ici bas: Mais nous sommes trop persuadez vous & moy du zele & de la tendresse que nous avons pour la tres-immaculée Mere de Dieu, pour croire que nôtre amitié puisse jamais finir, & le motif qui la fit naître, la conservera insaisissiblement toute nôtre vie. J'ay ramassé dans cet Ouvrage tous les Sonnets que j'avois composez sur les principales actions de Nôtre-Dame, ou qui avoient quelque raport avec sa Dignité, j'en ay retranché quelques uns, comme ceux qui regardoient sa Conception immaculée, ou la Passion de son divin Fils, parce qu'ils avoient été déjà imprimez, & que je voulois vous plaire au moins par la nouveauté. J'en ay ajoûté quelques autres sur ses Fêtes,

& pour-prevenir les diverses objections que pourroient  
faire contre eux, les differens Lecteurs. Vous trouverez  
ces derniers Sonnets un peu plus libres & moins serieux.  
Mais quels égards dois-je avoir pour ceux qui lisent avec  
un peu de goût, & avec tant d'indifferéce tout ce qui regar-  
de la gloire de la tres-Sainte Mere de Dieu, je souhai-  
teroies bien que cet Ouvrage qui luy est consacré ne tom-  
bat pas en de si mauvaises mains, je vous en fais  
pendant le maître absolu & le dispensateur general.  
Je vous supplie seulement, MONSIEUR, de le  
recevoir comme un témoignage de l'attachement inviolable  
avec lequel je suis & seray toute ma vie.

MONSIEUR,

Votre ttes-humble & ttes-obéis-  
sant serviteur.  
MALAPEIRE.



# D E D I C A C E

A NÔTRE

ADORABLE SEIGNEUR

LE DIVIN FILS DE MARIE.

O Seray-je, SEIGNEUR, vous offrir en ce jour,  
Ces Sonnets Consacrez, à l'honneur de MARIE ?  
Tout ce qui part de moy, n'est qu'une reverie ;  
Et rien n'est digne d'Elle, en ce mortel séjour.

Je sçay qu'on ne sçauroit, vous faire mieux la cour,  
Qu'en passant à l'aymer, tout le tems de la vie :  
Et vous l'avez toujours, trop fortement chérie,  
Pour ne pas accepter, ce qu'a fait son amour.

J'ay par luy seulement, entrepris cet ouvrage ;  
Luy seul de l'achever, m'a donné le courage ;  
Acordez à ce livre, une seule faveur.

Au cœur de ses Lecteurs, veüillez mon Dieu, sans  
cesse  
Inspirer pour MARIE une extrême tendresse,  
Et l'augmenter toujours, dans l'ame de l'Auteur.



*Fautes survenues dans l'impression.*

Page	Sonnet	Vers	Correction:
4	1	13	Vous ne futes pas moins.
5	2	14	à l'Univers.
22	2	11	troubler.
28	1	12	Mais.
38	2	13	liaison.
45	1	10	transports.
61	2	6	nos.
64	2	6	faire.
82	1	4	Firmament.
84	2	6	taire.
88	1	14	Fils.
90	1	10	Ce fœu.
91	2	4	d'avec que.
93	1	12	qu'il avoit.
96	2	3	nommé sa.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS  
530 N. Dearborn Street, Chicago, Ill. 60610

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

Author	Title	Year	Price
Vol. no. 100	...	1	4
...	...	2	7
...	...	3	22
...	...	1	23
...	...	2	28
...	...	1	27
...	...	2	10
...	...	2	10
...	...	1	83
...	...	2	84
...	...	1	88
...	...	1	90
...	...	2	91
...	...	1	93
...	...	2	92

LE DESSEIN.

**D**E la MERÉ de DIEU j'entonne les grandeurs,  
J'entreprends de châter les charmes de MARIE,  
Pour son aymable Fils ses extrêmes Ardeurs,  
Et de sa dignité la hauteur infinie.

Sa Noblesse, son Nom, son Pouvoir, ses Douceurs,  
Sa Beauté, de Dieu-même infiniment chérie,  
Ses Graces, ses Vertus, ses Plaisirs, ses Douleurs,  
Et tout le cours enfin d'une si sainte VIE.

Mais comment rempliray-je un si vaste Dessein;  
Il passe les efforts de tout l'Esprit humain,  
De tous les Anges même il surpasse l'adresse.

O Vous qui de mes Vers êtes l'unique objet !  
Faités, s'il ne sçauroit répondre à son sujet,  
Que cet Ouvrage au moins réponde à ma Tendresse.

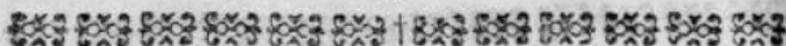
SUR SA PREDESTINATION.

**L**E Seigneur, qui voyoit de toute Eternité,  
Le Crime & le Malheur de nôtre premier Pere,  
Et de tous les Humains l'efroyable misere,  
A la fin se laissa fléchir par sa bonté.

L'unique Fils, d'un Dieu justement irrité,  
Veut en se faisant Homme, apaiser sa Colere :  
Luy-même prend le soin de choisir une Mere,  
Qui sçut le revêtir de nôtre Humanité.

D'Adam déjà la Race étoit trop criminelle ;  
Il fallut prendre ailleurs une Fille nouvelle,  
Qui meritât ce Rang par mille Qualitez.

Cette Fille, Mortels, si pure & si chérie,  
Si pleine de Vertus, des Graces, des Beautez,  
Cette Mere de Dieu, n'est autre que MARIE.



## SUR SA DIGNITE'.

**Q**uand je songe MARIE à la haute excellence  
 Du Titre qui soumet l'Univers à vos Lois ;  
 Quand je voy le Seigneur, & sa Toute-Puissance,  
 De vôtre Dignité reconnoître les droits.

De chanter ce haut Rang, je n'ay plus d'esperance,  
 J'étouffe les accens de ma tremblante voix.

Vaut-il pas mieux cent fois par un humble silence,  
 Rendre à vôtre Grandeur l'honneur que je luy dois ?

Mais je sens dans mon ame une vertu secrete,  
 Qui redonne la force à ma langue indiscrete,  
 Lors qu'un profond respect me défend de parler.

Ah ! qu'il est malaisé, quand l'amour est extrême,  
 De s'abstenir toujourns de vanter ce qu'on aime.  
 Ni le feu, ni l'amour ne se peuvent celer.

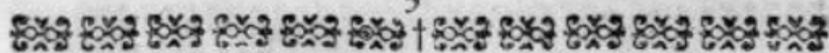
## SUR SA DIVINE MATERNITE'.

**P**arler de vos Grandeurs, les prêcher hautement,  
 En répandre par tout une ample connoissance,  
 Discourir de leur nombre, & de leur excellence,  
 Seroit pour moy Marie un plaisir trop charmant.

Mais un si grand dessein surpasse infiniment  
 De plus hauts Seraphins la vaste intelligence :  
 On les void reverer par un humble silence,  
 Ce dont ils ne pourroient parler que foiblement.

Pourquoy vouloir tenter une chose impossible ?  
 C'est assez que pour vous nôtre cœur soit sensible :  
 Bornons tous nos desirs dans nos justes ardeurs.

Mais non, quand je diray ce qu'on ne scauroit taire,  
 Que vous êtes d'un Dieu la veritable Mere,  
 N'ay-je pas dans deux mots, dit toutes vos Grâdeurs



SUR SA VENUE AU MONDE.

**M**ARIE, aymable objet de nôtre tendre amour,  
 Que l'Univers attant, que tout le M<sup>o</sup>de adore,  
 Plus belle mille fois que la naiffante Aurore  
 Quand avec ses clartez, elle enfante le jour.

Beauté si desirée en ce triste sejour,  
 Plus charmante cent fois que la nouvelle Flore,  
 Quand avec tant de fleurs qu'elle vient faire éclore,  
 On la voit du Printems annoncer le retour.

Que des Siecles ont sceu nos vœux & nos desirs ?  
 Mille Lustres ont sceu nos pleurs & nos soupirs :  
 D'un si cruel Hiver, venez fondre la glace.

D'une si longue nuit, chassez l'effroy mortel ;  
 Faites lever au Ciel, le beau jour de la Grace,  
 Ramenez sur la terre, un Printems eternel.

SUR SA VENUE AU MONDE.

**C**Eluy qui de tout tems vous a si fort chérie,  
 Qui veut que les mortels vous aimét tour à tour  
 Qui tant d'apas divers en vous seule Marie  
 Aujourd'huy vous envoie en ce triste sejour.

Ah que vôtre venue adorable **MARIE**.  
 Inspire à l'Univers & de joye & d'amour,  
 N'attant-il pas aussi la lumiere & la vie  
 Du Soleil qui de vous doit naître quelque jour.

Mille Lustres entiers ont déjà veu le Monde  
 Languir sans nul espoir dans une nuit profonde,  
 A des maux infinis justement condamné.

Mais dans ce jour heureux, enfin on void eclore  
 Les premieres clartez de cette belle Aurore,  
 Benissons donc sans cesse un jour si fortuné.



## SUR SA NAISSANCE.

Tout étoit calme en l'air sur la terre & sur l'ode,  
 Les Astres s'effaçoient au celeste séjour,  
 Et pour favoriser la naissance du jour,  
 La nuit se retiroit dans sa grotte profonde.

L'Aurore en deployant l'or de sa tresse blonde,  
 Du Soleil aux mortels annonçoit le retour;  
 Et cet Astre éclatant pour faire un nouveau tour  
 Plus brillant que jamais, alloit paroître au Monde.

Mais lors qu'en cette pöpe il mōtoit dans les cieux  
 La naissante Marie apparut dans ces lieux  
 Mille fois plus brillante & mille fois plus belle.

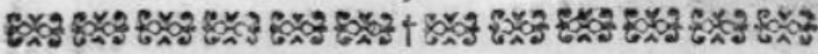
Charmant Pere du jour n'en soyez point jaloux:  
 Vous ne fütés moins effacé devant Elle,  
 Que les feux de la nuit le furent devant vous.

## SUR SA NAISSANCE.

D'Un éclat tout nouveau l'Horizon étincèle,  
 Le Ciel brille aujourd'hui de mille apas divers  
 Et la naissante Aurore aux yeux de l'Univers  
 N'avoit jamais paru si pompeuse & si belle.

L'ardant Pere du jour en sa route eternelle  
 N'avoit jamais lancé tant de feux dans les airs;  
 Quand du plus haut des Cieux nouvelemēt ouverts  
 Il vient ici fournir une course nouvelle.

Mais Marie en naissant avec que le Soleil,  
 Dépouille l'Oriant de ce riche apareil,  
 Qui jettoit tant d'éclat sur la terre & sur l'onde.  
 Dés quelle comença d'entrouvrir ses beaux yeux,  
 On vid que desormais le bel Astre des Cieux,  
 Luy va laisser le soin d'éclairer tout le Monde.



SUR SA NAISSANCE.

AH que les voyageurs de leur route écartez,  
Quand après une nuit aussi longue qu'obscur,  
S'ils peuvent de l'Aurore entrevoir les beautez,  
ResSENTENT de plaisir en cette conjoncture ?

Ils regardent contants ces premières clartez,  
Qui vont rendre la vie à toute la Nature ;  
Et leurs timides cœurs sont d'aise transportez,  
En retrouvant là fin de leur triste aventure.

Dépuis le sort fatal de nos premiers parans,  
Le Monde avoit languï plus de quatre mille ans,  
Dans une nuit profonde & plus affreuse encore.

Quelle joye aux mortels en ce jour sans pareil  
De voir naître Marie une si belle Aurore,  
Qui doit à l'Univer enfanter le Soleil ?

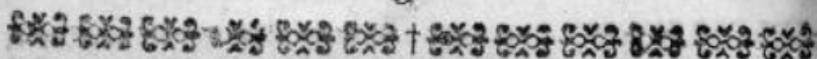
SUR SA NAISSANCE.

L'Aurore commençoit de poindre dans les Cieux  
Avec tous les attraits qu'en naissant Elle étale :  
Et jamais jusqu'alors l'Amante de Cephale  
N'avoit paru si riche ni si belle à nos yeux.

Des ombres le Soleil enfin victorieux,  
Parfemoit de rubis la rive Orientale ;  
Et d'un éclat nouveau, d'un ardeur sans égale,  
Venoit nous embraser & briller en ces lieux.

Quand avec ce bel Astre on void naître Marie  
Qui va rendre aux mortels l'esperance & la vie,  
Et remplir tous les cœurs d'alegresse & d'amour.

En voyant tant de pompe & de magnificence ;  
N'est-on pas convaincû, que sa seule presence  
Pouvcit à l'Univers donner un si beau jour.



## SUR SA NAISSANCE.

Qu'ed pour rédre aux humains l'inocèce premiere,  
 On void naître Marie en ce mortel sejour ;  
 Avec combien de joye , avec combien d'amour ,  
 Reçoit-on du Soleil cette unique Courriere.

Quelle Aurore autrefois , avec tant de lumiere  
 Vint en ces tristes lieux nous annoncer le jour ,  
 Et quel Soleil jamais , revenant à son tour ,  
 Par des feux si brillans commença sa carrière ?

D'un si bel Oriant quel sera le midi ?  
 Ne peut-on pas jurer sans être trop hardi ,  
 Qu'on ne verra jamais une Aurore si belle.

Elle doit embraser & la terre & les Cieux.  
 Et pour voir qu'il n'est rien d'impossible pour Elle ,  
 Il ne faut qu'un moment regarder ses beaux yeux.

## SUR SA NAISSANCE.

L'Aurore, en començant de poindre dans les Cieux  
 D'une profonde nuit, dissipoit les nuages ;  
 Et redonnant la vie à tous ces tristes lieux ,  
 Embelissoit, nos prez , nos jardins , nos bocages.

Les oiseaux redoublant leurs chants melodieux ,  
 Celebroient à l'envi par leurs charmants ramages ,  
 Ses brillantes clartez , & le feu de ses yeux ;  
 Du lever du Soleil les assurez prestiges.

Quand MARIE en naissant aparoit ici bas ;  
 Mille charmes divers , mille divins apas ,  
 La rendent plus aymable & plus brillante encore.

Les Anges font aussi mille amoureux concerts ,  
 Pour ce divin Soleil , qu'une si belle Aurore  
 Enfante si bien-tôt aux yeux de l'Univers.

## SUR SA NAISSANCE.

**A** Prés tât de malheurs, qui nous ont fait conoître  
 Du Seigneur offensé l'implacable dedain ;  
 Enfin avec Marie ici bas on void naître  
 D'un bonheur eternel, un presage certain.

Aujourd'huy seulement, comence de paroître  
 Cette Fille qui doit enfermer dans son sein,  
 De la Terre & du Ciel & l'Auteur & le Maître,  
 Et redonner la vie à tout le Genre humain.

Elle nous eut donné le Soleil de Justice ;  
 Et pour rendre ce jour à nos yeux plus propice,  
 Nous aurions veu d'abord cet Astre sans parcil.

Mais après une nuit de quatre mille années,  
 Il falloit, qu'en suivant l'ordre des destinées,  
 L'Aurore devançat de quinze ans le Soleil.

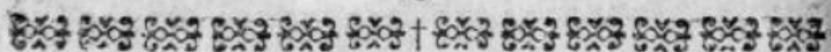
## SUR SA NAISSANCE.

**L'**Aurore en deployant l'or de sa tresse blonde,  
 De mille attraits divers embelissoit les Cieux ;  
 Et d'une sombre nuit enfin victorieux,  
 Le bel Astre du jour sortoit du sein de l'onde.

Mais dès qu'il commença sa cource vagabonde,  
 La Naissante Marie aparut en ces lieux ;  
 Et par le doux éclat du feu de ses beaux yeux,  
 Vint plus heureusement, renouveler le Monde.

Si d'un grand conquerant la voix seule autrefois,  
 Peut en changeant du Ciel les eternelles loix,  
 Arrêter le Soleil dans sa haute carrière.

Peut-on douter, Mortels, qu'une grande Beauté,  
 Nait pas d'une plus vive & plus pure lumiere,  
 De cet Astre naissant effacé la clarté.



## SUR SA NAISSANCE.

**Q**Uand je vous voy M. entre les bras d'un Pere,  
 Je ne jette les yeux que sur vôtre beauté ;  
 Et je n'admire aussi, que gloire & majesté,  
 Lorsque je vous regarde en qualité de Mere.

Mon cœur par ces rapports vous aime & vous revere,  
 Si de vos doux attraits je me trouve enchanté,  
 Je me sens ébloüi par cette dignité.

Quel de ces deux états doit mieux me satisfaire ?

Ainsi l'Astre du jour, ce grand flambeau des Cieux,  
 Après qu'en se levant il a frapé nos yeux,  
 Arrive au plus haut point, de sa longue carrière.

S'il a dans son Midi plus de force & d'ardeur,  
 Il nous laisse en naissant contempler sa lumiere ;  
 Et s'il a moins d'éclat, il a plus de douceur.

## SUR SA NOBLESSE.

**Q**UI ne void pas que c'est une extrême foiblesse  
 De conter seulement sur des nobles ayeuls ?  
 Mais je sçay bien qu'aussi c'est un presant des Cieux,  
 Qu'une ancienne, seure, & Royale Noblesse.

Pour montrer à Marie une forte tendresse,  
 Son Fils en la faisant paroître en ces bas lieux,  
 L'anta sur un long rang des Princes glorieux,  
 Tous sans pair, en courage, en douceur, en sagesse.

Ouy tout ce qu'on a veu d'illustre en sainteté,  
 En merite, en valeur, en vertus, en bonté,  
 Se trouve heureusement uni dans sa famille.

Mais par son Fils Marie est plus Noble cent fois,  
 Si des Roys en grand nombre Elle est la digne Fille,  
 Elle est, & c'est bien plus, Mere du Roy des Roys.

## SUR SON SAINT NOM.

O Beau nom de MARIE, & si doux & si tendre,  
 Qu'il faut aymer sans cesse, & toujours reverer;  
 Nom de Grace, par qui l'on doit tout esperer,  
 Nom de force, par qui l'on peut tout entreprendre.

Pour faire vôtre Eloge, il me suffit d'apprendre,  
 Que vous êtes ce Nom, dont Dieu veut honorer,  
 Celle qui dans son sein doit un jour l'attirer,  
 Par des attraits si doux qu'il ne peut s'en défendre.

Ouy, vous êtes Seigneur l'Auteur de ce S. Nom,  
 Qui réjouit le Ciel, qui chasse le Demon,  
 Et dont le souvenir si tendrement nous touche.

Ah par un Nom si cher, par toute sa douceur,  
 Faites qu'incessamment il sorte de ma bouche,  
 Et demeure à jamais dans le fonds de mon cœur.

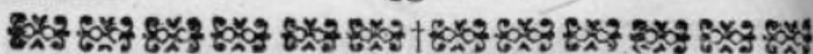
## SUR SON PERE.

LE plus riche present que le sort puisse faire,  
 C'est l'honneur d'être issu d'un grād nōbre des rois.  
 Vos ayeuls, Joachim, ont tenu sous leurs Loix,  
 Le Peuple le plus saint que le Soleil éclaire.

La grace vous imprime un divin Caractere,  
 Qui vous fait devant Dieu, plus noble mille fois.  
 Et sa bonté vous rend, par un insigne choix,  
 De toutes les vertus le parfait exemplaire.

Mais pourquoy parcourir & la terre & les Cieux,  
 Vos rares qualitez, vos illustres Ayeuls?  
 N'êtes-vous pas grand Saint, le Pere de Marie.

Voilà dans peu de mots vôtre Eloge achevé,  
 Et quand j'y p'nserois tout le tems de ma vie,  
 Pourrois-je penser rien qui fut plus élevé.



## SUR SA SAINTE MERE.

DE l'aymable MARIE incomparable Mere,  
 ANNE plus que tout autre heureuse mille fois,  
 Pourrois-je vous louer ? sans doute je le dois,  
 Dans le jour qu'il vous naît une Fille si chere.

Celle que l'Univers s't tendrement revere,  
 Qui reconoît pour Fils le Roy de tous les Roys ;  
 La nature & l'amour l'ont soumise à vos Loix.  
 Helas ! tant de grandeurs me forcent de me taire.

Vous accusez à tort vôtre sterilité ;  
 Elle vous a produit une posterité  
 Qui va vous couronner d'une gloire immortelle.

Vous n'avez qu'une Fille ; ah vous vous mécontez ;  
 Ne contez-vous pour rien, tant & tant de beautez,  
 Et toutes les vertus qui n'aissent avec Elle.

## SUR SON PERE.

SI je fis autrefois vôtre Panegyrique,  
 Par la Fille, dont Dieu voulut combler vos vœux ;  
 Par son éloignement fatal & rigoureux,  
 A vous louer, grand Saint, maintenant je m'applique.

Quand en vôtre faveur par Marie il s'explique,  
 Je dis que nul jamais ne fut autant heureux :  
 Et je soutiens qu'aucun ne fut si genereux,  
 Quand vous rendez un bien si cher, si magnifique.

La grandeur du presant que Dieu vous avoit fait,  
 Nous fait avec raison, asséurer qu'en effect,  
 Il n'ayma jamais rien autant comme il vous ayme.

Voyant que vôtre don est le plus grand de tous,  
 J'ay bien raison aussi de soutenir de même,  
 Que jamais un Mortel ne l'ayma tant que vous.

## SUR SON PERE.

**V**Eus-tu sans te tromper juger d'une Grandeur,  
Veus-tu sçavoir son prix, tu peus bié-tôt le faire;  
Voy le raport qu'elle a semblable & necessaire,  
A quelque autre raport dont tu sçais la valeur.

Le raport que l'on void entre nôtre Sauveur,  
L'Adorable JESUS, & son auguste Mere,  
Se trouve entre Marie & son bienheureux Pere,  
Un semblable raport fait un pareil bonheur.

Si de ce Divin Fils la grandeur infinie,  
Fait que rien n'est égal aux grandeurs de Marie,  
Et qu'elle doit sur tous avoir le premier lieu.

Quel Saint peut se flater d'avoir la preferance,  
Sur cet Illustre Saint qui donna la naissance,  
A l'aimable Marie à la Mere de Dieu?

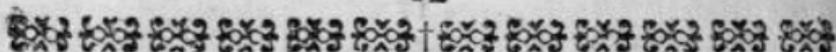
## SUR SON PERE.

**V**OS Ouvrages, Seigneur, vous loüent hautement.  
Tous ceux que cette main, que l'Univers adore,  
A du fonds du neant en six jours fait éclore,  
Font de vôtre pouvoir l'Eloge incessamment.

Mais après un pompeux & long denombrement,  
Si le Prophete Roy vient ajoûter encore,  
Que vous avez bâti le Soleil & l'Aurore,  
L'Eloge m'en paroît plus doux & plus charmant.

Quand je voy Joachim metre au jour vôtre Mere;  
Et quand ainsi je voy qu'il est vôtre grand Pere,  
Je donne à ce grand Saint un Eloge pareil.

Digne Ayeul du Sauveur & Pere de MARIE,  
Ne peut-on pas encor d're sans flaterie,  
Que vous avez bâti, l'Aurore & le Soleil?



SUR SON PERE.

DANS le vieux Testament on alloit au Messie ;  
 C'est le Centre & l'Auteur de toute Sainteté :  
 Mais dans la loy nouvelle , avec rapidité ,  
 En s'éloignant de luy , la grace est affoiblie.

Quand on aproche plus cette source infinie ,  
 La grace augmente en nous d'un cours precipité :  
 Après sa Fille aucun n'en est moins écarté ,  
 Que l'heureux Joachim , le Pere de MARIE.

La nouvele Alliance est une loy d'amour ;  
 Si c'est un doux printems , je puis dire à mon tour ,  
 Que le vieux Testament est la saison cruele.

L'Eglise a donc placé sa Fête avec raison ,  
 Dans le comencement de la Saison nouvele ,  
 Et dans le dernier jour , de la triste saison.

SUR SON PERE.

ON ne sçauroit jamais conoître la grandeur ,  
 Et toutes les vertus du Pere de MARIE  
 Si l'on ne connoît pas le prix & la valeur  
 Des rares qualitez de sa Fille chérie.

Elle n'est pas si-tôt la Mere du Sauveur ,  
 Que Joachim devient Grand-Pere du Messie ;  
 On sçait que tous les biens qui font nôtre bonheur ,  
 Nous les devons à ceux dont nous tenons la vie.

Que ne devons-nous pas ? Mere du bel amour ,  
 A cet illustre Saint , qui vous donna le jour :  
 Ah ! vous n'aymez rien tant sinon qu'on le revere.

Il faut pour tous les deux brûler du même feu.  
 L'on ne peut vous aymer , sans aymer vôtre Pere ,  
 Et qui ne l'ayme pas , ne vous ayme que peu.

## SUR SA PRESENTATION.

**E**N vous offrant Marie, on vous offre en ce jour,  
Le plus riche present, que l'on puisse vous faire.  
Vous nous l'aviez donnée; & la terre à son tour  
Vous l'a donne, Mon Dieu, pour être votre Mere.

Il n'étoit point d'object en ce triste séjour  
Qui ne fut à vos yeux un object de colere:  
Comme vous êtes seul digne de son amour,  
Elle seule est aussi, capable de vous plaire.

Quel seroit nôtre sort, & nôtre desespoir,  
Si nous n'étions, Seigneur, assurez de revoir  
Une Fille si sainte, & si belle & si pure?

Ah! nous la reverrons plus belle que jamais;  
Et vous-même touché de ses puissants attraits,  
Vous viendrez dans son sein, prendre nôtre nature.

---

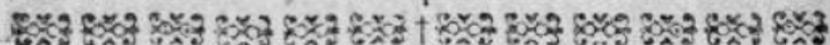
## SUR SA PRESENTATION.

**M**inistres du Seigneur, & de ses saints oracles,  
Qui voyez tout à coup, en ce jour glorieux,  
Un million d'esprits, abandonner les Cieux,  
Pour remplir à l'envi, vos sacrez Tabernacles.

Ne soyez pas surpris de ces nouveaux spectacles;  
Marie est cet Enfant, qu'on presente en ces lieux;  
Ses apas si charmants, & les traits de ses yeux,  
Font par tout de pareils, & de plus grands miracles.

Son Sein qui doit bien-tôt, concevoir l'Eternel,  
N'est-il pas le vray Temple, & le divin Autel,  
Qui seul peut à nos vœus, rendre les Cieux propices.

Vos parfums ne sont rien, auprès de ses soupirs;  
Ses vœus sont plus puissans que tous vos sacrifices;  
Et cent ne valent pas, un seul de ses desirs.



## SUR SA PRESENTATION.

**E**lle est portée au Temple, & Marie Elle même  
 Est le Temple vivant, de la Divinité ;  
 Et cette Arche sacrée, ou la bonté suprême  
 Viendra bien-tôt se joindre, à nôtre humanité.

Prêtres du Tout-Puissant, qui d'une ardeur extrême  
 Sans cesse en ce saint lieu, servez sa Majesté,  
 Apprenez que celuy qu'elle adore & qu'elle ayme,  
 Le Seigneur est luy même, esprits de sa beauté.

De ce grand Batiment la superbe structure,  
 Des Grandeurs de Marie, est l'ombre & la figure,  
 Son cœur incessamment brûle pour les Humains ;

C'est l'Autel des parfums pour offrir nos demandes ;  
 Le moindre de ses vœus vaut toutes vos Ofrandes ;  
 Et son Sein adorable est le vray Saint des Saints.

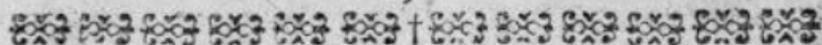
## SUR SA PRESENTATION.

**L**aïsser Marie au Temple, ô Pere infortuné  
 C'est rentrer dans l'horreur de vôtre solitude,  
 Par un éloignement & si long & si rude  
 A des nouveaux ennuis je vous voy condamné.

Ah ! je scay quel motif vous a déterminé ;  
 C'est l'effect genereux de vôtre gratitude :  
 Vous avez voulu rendre, avec exactitude,  
 Au Seigneur, le tresor qu'il vous avoit donné.

Mais Dieu, qu'on ne sauroit vaincre en reconoissâce,  
 Doit bien-tôt surpayer d'un autre recompense  
 C'est effort heroïque, & ce cruel adieu :

Il va dans peu de jours, mettre en vôtre famille  
 Au lieu d'une si chere & si charmante fille,  
 Et la Reyne du monde, & la Mere de Dieu.

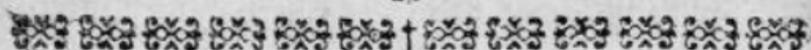


## SUR SA PRÉSENTATION.

**V**ous vouliez des enfans, & vôtre humble prière  
 Vous a du Ciel enfin obtenu ce bonheur :  
 Pourquoi les demander avec tant de ferveur,  
 Si vous vouliez, grands Saints, si-tôt vous en deffaire.  
 Abandonner Marie ; ah trop genereux Pere,  
 N'est-ce pas par vos mains arracher vôtre cœur ?  
 Et vous Mere éplorée, avec quelle douleur  
 Laissez vous pour jamais une Fille si chere.  
 Je sçay qu'en peu de jours ce violent effort,  
 Et ce cruel depart, vont causer vôtre mort :  
 Mais un si beau trepas est trop digne d'envie.  
 D'un semblable bonheur qui ne seroit jaloux ?  
 Tous deux vous expirez pour trop aimer Marie,  
 Ah ! qu'on seroit heureux de mourir comme vous ?

## SUR SA PRÉSENTATION.

**R**enoncer librement à la douce presence,  
 De l'objet le plus beau qui puisse être en ces lieux ;  
 Et quitter pour jamais ce qu'on aime le mieux,  
 Le peut-on sans beaucoup de force & de constance ?  
 Quelle donques, grand Saint, sera vôtre souffrance ;  
 Quand M. aujourd'huy, ce chef d'œuvre des Cieux,  
 Elle que vous ayez cent fois plus que vos yeux,  
 Déchire vôtre cœur, par sa cruele absence ?  
 Vous n'êtes pas pourtant un pere infortuné ;  
 Vous rendez au Seigneur ce qu'il vous a donné ;  
 Vous luy sacrifiez une si chere Fille :  
 Mais c'est pour de grâds biens & pour de grâds profits ;  
 Il aéroitra bien-tôt vôtre sainte Famille ;  
 Et vous aurez un Dieu, pour vôtre petit fils.



## SUR SA PRESANTATION.

**Q**U'on vante d'Abraham, le fameux Sacrifice,  
 QU'on parle de son zele & de sa fermeté ;  
 Que Dieu même en naissant de sa Posterité,  
 A son obeïssance ayt crû rendre justice ?

Le Ciel n'avoit voulu, par ce saint artifice,  
 Qu'éprouver la grandeur de sa fidelité,  
 Joachim vôtre zele, est une verité  
 Qui vous fera souffrir un étrange suplice.

Son amour doit aussi céder à vôtre amour,  
 Il immole son Fils, & ne perd pas le jour ;  
 Mais vôtre amour bien-tôt vous coutera la vie.

De toutes vos Vertus sans faire le detal,  
 Sa Victime à la vôtre á-elle rien d'egal ;  
 Quelle comparaison d'Isaac avec Marie ?

## SUR SA PRESANTATION.

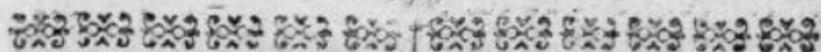
**Q**Uand on vous void quitter, avec tant d'alegresse  
 Ceux qui vous cherissoient, avec tant de trâsport ;  
 On vous croiroit Marie insensible à leur sort,  
 Et ne comptant pour rien l'excez de leur tristesse.

Mais si nous oublïos, que c'est Dieu qui vous presse,  
 A vôtre charité nous faisons un grand tort.

Vous l'aymez aujourd'huy, par le plus noble effort  
 Que puisse jamais faire une extrême tendresse.

En renonçant sans peine, à ces divers plaisirs,  
 Qui de tous les Mortels captivent les desirs,  
 Vous consacrez à Dieu l'enfance toute entiere :

Vous en donnez les fleurs au culte du Seigneur ;  
 Ah ! faites qu'à la fin de ma longue carrière  
 Je luy donne la lie & le fonds de mon cœur.



SUR SON SACRÉ COEUR.

**Q**ui le doit emporter, sainte & pure MARIE  
De vôtre chaste Sein, ou de vôtre grand cœur?  
Tous deux SS. & divins, tous deux pleins de douceur,  
Le Monde à tous les deux doit la grace & la vie.

Si tous deux ont reçu la Parole infinie;  
Elle qui conoit bien leur prix & leur valeur,  
Au Sein qui la concût prefera le bonheur,  
Du cœur qui l'a toujours écoutée & chérie.

Ouy la Grace & la Gloire avec tous leurs attraits  
Ne peuvent égaler, ni meriter jamais  
De Mere du Seigneur le Titre incomparable.

Mais ce titre si grand, si noble, & si vanté  
Ce sont les mouvements, de ce cœur adorable,  
Ce sont les seuls élans, qui vous l'ont mérité.

SUR SON SACRÉ COEUR.

**L**E Trône de l'amour est le Cœur de Marie,  
C'est le Siege divin de l'empire amoureux:  
De tous les Seraphins, toute l'ardeur unie  
Ne peut se comparer à l'ardeur de ses feux.

Ouy, si rien obligea la Grandeur infinie,  
D'avoir enfin pitié des pecheurs malheureux,  
Et de quitter le Ciel pour leur rendre la vie,  
Ce furent de ce Cœur, les desirs & les vœus.

Un seul cheveu, mô Dieu, le moindre de ses charmes,  
C'est vous qui l'avez dit, vous fit rendre les armes,  
Un seul de ses regards vous enleva le cœur.

Comét auriez-vous pu plus lôg-tems vous défendre  
D'un Cœur si saint, si pur, si fidelle & si tendre,  
Et qui vous en prioit, avec tant de ferveur.



## SUR SES GRACES.

**T**Out ce qu'on peut sçavoir, des Graces de Marie;  
C'est qu'elle en reçût plus dans son comémēt,  
Et dans le premier point d'une si sainte vie,  
Que tous les SS. ensemble, en leur dernier moment.

Chacun de ces degrez, par sa propre industrie  
Jusques à son trepas doubloit incessamment.  
Vous qui sçavez l'Algebre ou la geometrie,  
Voyez où peut aller un tel redoublement.

Dé conter ce grand nôbre on ne doit pas prétendre;  
Les plus hauts Seraphins ne le peuvent comprendre;  
Contentons-nous de dire avec beaucoup d'ardeur;

Ouy Marie a reçu de la Bonté suprême  
Tant de Grace en son Sein, tât de Grace en son cœur,  
Qu'on pût bien assurer, qu'elle est la Grace même.

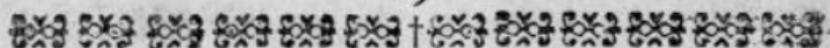
## SUR SES GRACES.

**L**A beauté de l'espr t'est la Grace immortelle,  
C'est la grace qui fait tous ses divins atraits;  
Dans un nombre infini, voici quatre degrez  
Qui peuvent nous montrer combien M. est belle.

Les plus purs Seraphins, le Saint le plus fidelle  
N'ont point de grace en eux, qu'elle n'ayt dâs l'excez:  
Elle a reçu de plus des graces dont jamais  
Parmi les plus grands Saints on n'a veu de modelle.

Elle eut celles que Dieu retient en son pouvoir,  
Et qu'une creature est capable d'avoir:  
Mais le dernier degre me confond & m'étonne.

Elle reçût en soy par un effort divin,  
Et l'Auteur de la Grace & la Grace en Personne,  
Non pas dâs son Cœur seul, mais encore dans son Sein.



## SUR SES VERTUS.

**D**Es Esprits Bien heureux toute la pureté,  
 Ne peut se comparer à celle de MARIE;  
 Et de Mere de Dieu la hauteur infinie,  
 Cede à la profondeur de son humilité.

Qui pourroit concevoir, sa generosité,  
 Son Amour pour ce Fils qui la fit fort chérie,  
 Sa Bonté, sa Douceur, sa Foy, sa Modestie,  
 Sa Constance, son Zele, & sa Fidelité.

Mais pourquoy vouloir faire, un détail veritable,  
 De tant de qualitez qui la rendent aymable?

On conteroit plutôt les feüilles des forêts,

Les fleurs dont au Prin-tems la terre est couronnée,  
 Les glaçons de l'Hiver, les épis de Cerés,  
 Que toutes les vertus, dont son Ame est ornée.

## SUR SES VERTUS.

**D**E la belle Judith l'adresse & la vaillance,  
 De la jeune Rachel la grace & la beauté,  
 La formation d'Eve & sa fécondité,

De l'Epouse d'Isaac l'amour & la prudence,

De la charmante Esther l'utile complaisance,

De la sœur d'Aaron le nom, la pureté,

D'Axa l'heureux partage & la fidelité,

Le choix de Bersabée & sa juste puissance,

De la forte Jahel le zele & le bon-heur,

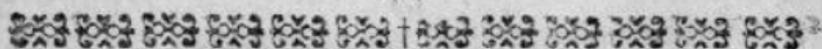
Les differens emplois de Marthe & de sa Sœur,

De l'humble Abigail l'heureuse Modestie,

Ne sont de vos grandeurs, de vos divins atraits,

De vos rares vertus, adorable MARIE

Que de legers crayons, & de foibles pourtraits.



SUR SA DEMEURE AU TEMPLE.

**M**inistres du Seigneur, ces tissus merveilleux  
 Dont M. embellit dâs sa plus tendre enfance,  
 Les Autels consacrez au Monarque des Cieux,  
 Charment seuls vos regards par leur magnificence!

Vous qui plus éclairez portez plus loin vos yeux,  
 Et dont l'Être immortel n'est rien qu'intelligence,  
 Anges, vous admirez tant de dons précieux,  
 Dont le Ciel la combla, même avant sa naissance.

Ah plutôt admirez un tissu plus divin  
 Que l'ombre du tres-Haut doit faire dans son sein;  
 Vierge elle enfantera l'Autheur de toutes choses.

Pour nous foibles Mortels contentés nous d'aimer  
 Ce tissu naturel fait de lis & de roses  
 Qui brille sur son teint & qui peut tout charmer.

SUR SON MARIAGE.

**S**oumettez-vous au joug où le Ciel vous appelle,  
 Ne craignez point MARIE, & prenez de ses mains  
 Le plus saint, le plus pur, d'entre tous les humains,  
 Pour vôtre Protecteur, pour vôtre Epoux fidelle.

Mais pour vous ô grand St. qu'une chaîne éternelle  
 Unit si saintement à la Reine des Saints:

Qui pour tenir secrets les celestes desseins,  
 Recevez une Epouse, & si sage; & si belle;

Quels seront vos transports & vos ravissements  
 D'entendre tous les jours, de voir à tous moments  
 Celle dont les attraits, à Dieu même ont sçeu plaire:

D'un bon-heur si parfait qui ne seroit jaloux?  
 On vous void devenir, l'Epoux de cette Mere,  
 Qui n'a qu'un dieu pour fils, & qu'un dieu pour epoux.

## SUR SON EPOUX.

**B**enissons à jamais cet Homme incomparable,  
 Que le Ciel a choisi de toute éternité,  
 Pour être dans le tems l'Epoux d'une beauté,  
 Prés de qui le Soleil ne peut rien voir d'aymable.

Quoy contempler toujours cet objet adorable ?  
 Sans cesse entretenir MARIE en liberté ?  
 Meriter son amour & sa fidélité ?

Ah ! Grand S. qu'elle gloire à la vôtre est semblable ?

Quand je voy que Dieu même obeït à vos loix  
 De ce premier Joseph si respecté des Rois  
 Je ne compte pour rien l'heureuse revérie :

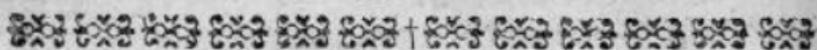
Il creut voir à ses pieds la Lune & le Soleil :  
 Mais vous par un bon-heur solide & sans pareil,  
 Avez sçeu gouverner & JESUS & MARIE.

## SUR ST. GABRIEL.

**D**ieu s'étant resolu de commencer l'Ouvrage  
 Le plus grand qui jamais soit sorti de sa main  
 Vient donner son cher Fils pour tout le genre humain  
 Engagé dès long-tems dans un cruel servage.

GABRIEL entre tous, a luy seul l'avantage  
 De servir le premier pour ce noble dessein ;  
 Et si MARIE au Verbe ouvre son chaste sein  
 Nous le devons sans doubte, à son heureux message.

O Divin-Messager qui dès son premier jour  
 Avez conçu pour Elle un si parfait amour,  
 Et pour ses interêts plus d'ardeur que tout autre,  
 En embrasant mon cœur de quelqu'un de ces fœux.  
 Empêchez que jamais je sois si malheureux  
 Que de trahir un Nom aussi saint que le vôtre.



## SUR SON ANNONTIATION.

**L**Es Descendans d'Adam, pour tout leur heritage  
 N'avoïent eu qu'une affreuse & mortele langueur,  
 Ce Pere malheureux, nous laissa la douleur,  
 Le peché, le travail, & la Mort en partage.

Les Mortels acablez, sans force & sans courage,  
 Attendoient en tremblant la fin de leur malheur;  
 Dieu leur avoit promis d'envoyer un Sauveur  
 Qui les affranchiroit de ce dur esclavage.

En ce beau jour enfin cent & cent fois heureux,  
 Ce jour l'unique objet de tant & tant de vœux,  
 Le Verbe se fait chair dans le Sein de MARIE.

Que l'Univers adore un tel abaïssement ?  
 Mais qu'il revere aussi dans le même moment  
 De la Mere de Dieu la Grandeur infinie ?

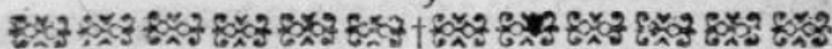
## SUR SON ANNONTIATION.

**P**ourquoy vous troublez vous, à l'heureuse nouvelle  
 Qu'un Seraphin vous done, en ce jour glorieux !  
 Il vient vous annoncer que le Maître des Cieux  
 Veut dâs vos sacrés flâcs prédre une chair mortele.

Ce n'est pas à vos yeux une chose nouvelle  
 Que de voir à vos pieds des Esprits bien-heureux,  
 Ils peuvent bien pour vous descêdre en ces bas lieux  
 Vous y faites venir la Sageffe Eternele.

Mais non, malgré l'espoir de ce rare bonheur  
 Qu'un Ange vous promet de la part du Seigneur  
 Vous devez vous toubler adorable MARIE.

Vous voyez tout d'un coup sur vôtre humilité  
 Tomber l'immense poids de la Divinité,  
 Tremblez au seul aspect d'une charge infinie.



SUR SON ANNONTIATION.

**P**ourquoy tant differer adorable MARIE ;  
 Hâtez-vous de donner vôtre consentement ,  
 Dites, ouy, je le veux, dites-le promptement ,  
 Faites ce noble effort sur vôtre modestie.

Ce Divin Messager, vous exhorte & vous prie ;  
 Les Anges, les Mortels, prosternez humblement ,  
 Attendent à vos pieds, un aveu si charmant ;  
 Dieu même en a besoin, contentez leur envie.

Vous sauverez la Terre & peublerez les Cieux ;  
 Vous allez, en disant un mot si précieux  
 Reparer l'Univers de l'un à l'autre Pole.

Et ce que nôtre cœur estime cent fois mieux ,  
 Vous devenez sur l'heure avec cette parole  
 La Mere du Seigneur & la Reyne des Cieux.

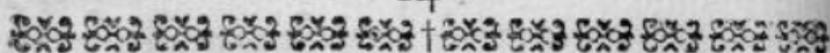
SUR SON ANNONTIATION.

**F**ille de Joachim, trop aymable MARIE  
 On vous prive en ce jour de cette qualité ;  
 Et de Mere de Dieu l'illustre dignité.  
 Eclipse le mortel, qui vous donna la vie.

Ouy, pour plaire à celuy qui vous avoit choisie ,  
 Pour un rang si Divin, de toute eternité ,  
 Vous allez par l'éclat de tant de majesté ,  
 Oublier la maison dont vous êtes sortie.

Tout aveugle qu'il est, qu'Amout a de bons yeux ;  
 Il va sans s'ébloüir jusqu'au plus haut des Cieux ,  
 Démeler vos apas, d'avec vôtre couronne.

Et portant ses regards jusques dans ce beau lieu  
 A travers nos grandeurs, il void vôtre Personne ;  
 Et trouve encor MARIE en la Mere de Dieu.



## SUR SON ANNONTIATION.

**T**Out le Monde en ce jour, pour honorer Marie,  
Vient vanter la grandeur de son humilité,  
Qui l'éleve au dessus de cette Dignité,  
Dont on ne comprend pas la valeur infinie.

Sans que de tant d'éclat Elle soit éblouïe,  
On la void d'une sainte & nouvelle fierté,  
Refuser constamment cette Maternité,  
Avec tous les tresors dont elle est enrichie.

Pourquoy n'accepter pas un Nom si pretieux,  
De Mere du Seigneur & de Reyne des Cieux ?  
Ce Titre, où tant de Grace, & tant de Gloire abonde.

Ah ! s'il faut aujourd'huy parler de sa grandeur ;  
Faisons s'il est possible, entendre à tout le Monde,  
La Grandeur de son Ame, & celle de son cœur.

## SUR SON ANNONTIATION.

**D**Ans ce beau jour, qu'au Ciel la Terre se marie ;  
Que Dieu viét ici bas sauver le genre humain ;  
Des premiers jours du Monde, Adorable Marie,  
Les Ouvrages divers seroient vantez en vain.

Le Même, dont alors la Sageffe infinie  
Tira tout du neant par sa puissante main,  
Aujourd'huy prend de vous une nouvelle vie,  
Et veut s'aneantir dans vôtre chaste Sein.

En ce jour merveilleux, si l'Ange vous assure,  
Qu'avec vous le Seigneur fait ici sa demeure,  
Pourquoy craindre, à des mots si charmans & si doux ?

Contre tant d'enemis qui nous faisoient la guerre,  
Si nous devons chercher son secours sur la Terre,  
Où trouver le Seigneur, s'il n'étoit avec vous ?

## SUR SON ANNONTIATION.

**C**oment vous faire voir nôtre extrême Alegresse,  
 En ce grand jour, Marie, ou la Terre & les Cieux,  
 Charmez de vos grandeurs, cômme de vos beaux yeux,  
 Vient vous recevoir, pour reine & pour Maîtresse.

Toute la Cour celeste auprès de vous s'empresse,  
 Et pour vous reverer, s'arrête en ces bas lieux,  
 Dans l'éclat surprenant, d'un Rang si glorieux,  
 Pour les Mortels au moins gardez quelque tendresse.

Eh! cômment pourriez-vous, entre tant de Grandeurs  
 Vous souvenir encor des malheureux Pecheurs,  
 Lorsque du Tout-Puissant vous devenez la Mere?

Mais quand vous nous pourriez oublier en effet;  
 Nous sçavons trop, le bien que vous nous avez fait,  
 En nous donnant un Dieu, pour être nôtre Frere.

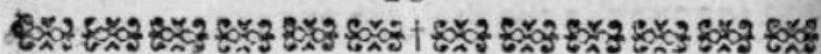
## SUR SON ANNONTIATION.

**D**e l'heureux Joachim, cette Fille si belle;  
 Va bien-tôt oublier ses illustres Ayeuls;  
 On l'éleve en ce jour à ce Rang glorieux,  
 Qui luy fait concevoir la Parole Éternelle.

Pourrions-nous désormais, Race impure & mortelle,  
 Sur tant de Majesté, porter nos foibles yeux;  
 Si les plus purs Esprits qui brillent dans les Cieux,  
 N'oseroient qu'en trambiant, paroître devant Elle.

Non, non, ne craignons rien de toutes ses Grâdeurs,  
 Elle est Mere de Dieu: mais de tous les Pecheurs,  
 Elle est le doux refuge, & l'esperoir le plus tendre.

Si Dieu nait de Marie, il doit mourir pour nous,  
 Et ce Sang pretieux, qu'en son Sein il doit prendre,  
 Est le Sang que bien-tôt il versera pour tous.



## SUR SON ANNONTIATION,

**N**'Est-ce pas une loy, saintement établie  
 Par celuy qui ne peut souffrir la vanité ;  
 Plus on s'aneantit , plus on est exalté ;  
 Dieu releve toûjours, celuy qui s'humilie.

Quelle est donc aujourd'huy la grandeur de Marie,  
 Si l'on ne doute pas de cette verité ?

Et par la profondeur de son humilité ,  
 On void que sa hauteur, devient même infinie.

Mais non, pour en juger encore plus sainement,  
 Il ne faut jeter l'œil, que sur l'abaissement  
 D'un Dieu qui vient icy, prendre nôtre nature.

Par les mêmes degrez qu'il descend jusque au rien  
 On void à même-tems, cette Mere si pure,  
 Monter, en ce grand jour, jusqu'au souverain Bien.

## SUR SON ANNONTIATION.

**E**nfin voicy le jour qui doit tarir nos larmes,  
 Et contre les Demons nous metre en seureté ;  
 Ce jour qui vient finir nôtre captivité,  
 Et cesser pour toûjours nos crueles alarmes.

Voicy ce jour heureux, ce jour si plein de charmes,  
 Qui nous rend le Repos, la Paix, la Liberté.

Les Beutez de MARIE & son humilité,  
 Au Fils du Tout-Puissant on fait rendre les armes.

Le Verbe se fait Chair, au milieu de son Sein ;  
 Pour redoner la vie à tout le genre humain,  
 Il descend dans ses flancs, prendre nôtre Nature.

Que ne devons-nous pas à tant d'ardens soupirs,  
 D'une Fille si Sainte, & si Belle, & si Pure,  
 Qui nous donant un Dieu, nous red tous nos plaisirs.

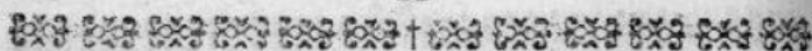
## SUR SON ANNONCIATION.

**E**N ce grand jour, qu'au Ciel la terre se marie,  
 Qu'il faut pour rétablir nôtre félicité,  
 Joindre nôtre Nature à la Divinité,  
 L'on s'adresse à vous seule, Adorable MARIE.  
 L'Ange qui vous apporte, & la paix & la vie,  
 Quel besoin n'a-t'il pas de vôtre volonté?  
 Je suis d'étonnement, & d'aise transporté  
 De voir avec quels soins, il vous presse & vous prie.  
 C'est de vous que dépend le salut des humains.  
 Ouy, l'Univers reçoit de vos divines Mains,  
 Ce Sauveur tant promis, que le Ciel nous envoie.  
 Quiconque veut entrer au celeste Palais,  
 Si pour y parvenir il prend une autre voye,  
 Qu'il ne s'y flate pas, il n'y viendra jamais.

---

## SUR SA DIVINE MATERNITÉ.

**R**ien ne peut égaler, adorable MARIE  
 Ce haut rang ou vous met vôtre Maternité:  
 Ce qui rend sa hauteur encoë plus infinie,  
 C'est que par vos vertus, vous l'avez mérité.  
 Le Seigneur veut aussi, tant il vous a chérie,  
 Que ce choix dependit de vôtre liberté,  
 Et roidissant son bras, pour vous seule il marie  
 Ce Titre incomparable, à vôtre Pureté.  
 Son Fils qui dans le Ciel est toujours né sans mère,  
 Icy dans vôtre sein, veut bien naître sans Pete,  
 Et se soumet luy-même à vôtre dignité;  
 Vous unissez aussi, son Corps avec son Ame,  
 Et par le S. Esprit dont l'ombre vous enflâme,  
 Vous joignez tous les deux à la divinité.



## SUR SA DIVINE MATERNITE.

LA Vertu du Tres-Haut c'est la Paternité,  
 C'est par elle qu'il donne à son Verbe la vie;  
 Ce Fils, ni l'Esprit Saint n'en ont point hérité,  
 En recevant de luy son Essence infinie.

Il n'a jamais fait part de cette qualité,  
 Sur Terre ou dans le Ciel, seulement qu'à MARIE,  
 Elle a le même Fils, la même pureté,  
 Comme luy, ne souffrant aucune compagnie.

Ce Fils Unique, au Ciel n'est qu'un Dieu seulément,  
 Avec que son Principe il regne également,  
 Il sort Grand, Eternel, des Grandeurs de son Pere.

Mais, ô Merveille, icy c'est par l'humilité  
 Qu'il est Homme, Mortel, & soumis à sa Mere.  
 Ah! qui peut concevoir cette Maternité?

## SUR SA DIVINE MATERNITE.

QU'on ne me parle plus des graces de MARIE:  
 Elle est plus sainte encor par sa Maternité;  
 Comme Mere il falloit, mais par nécessité,  
 Qu'elle aimât Dieu son Fils, & quelle en fut chérie.

Si la grace au pechez jamais ne se marie  
 Elle fait souvent place à leur malignité:  
 Mais de Mere de Dieu l'auguste qualité,  
 Dure eternellement sans en être flétrie.

Par la Gloire, il est vray, Dieu rendra triomphans  
 Ceux que la Grace a fait, ses amis, ses enfans:  
 Mais qu'est l'adoption auprès de la nature?

Si la nature en tout garde le premier rang,  
 Peuvent-ils égaler une Mere si pure  
 Qui tient au Saint des Saints, par la chair & le sang,

## SUR SES GRANDEURS.

**L**A foy nous force tous , de croire que MARIE  
Surpasse tous les Saints , en grace , en sainteté ;  
Que des Esprits heureux la triple hierarchie  
Voit leur bonheur , soumis à sa felicité.

Que pour être sa Mere , excellence infinie ,  
Dieu voulut la choisir de toute eternité ;  
Qu'en prenant dans son sein une nouvelle vie ,  
Ce Fils loin d'alterer , acrut sa pureté.

Qu'en un mot ses grâdeurs ne peuvét-se comprédre,  
Que celuy qui la fit , peut luy seul le pretendre.  
De tant de veritez , j'en suis seur , je le croy :

Mon Cœur la trouve encore , infiniment aymable,  
Je sens que sa beauté n'eut jamais de semblable :  
Ah ! qu'aisément l'amour s'acorde avec la foy ?

---

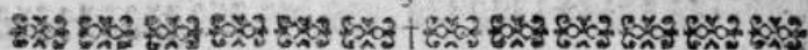
## SUR SES MERITES.

**Q**Uand il plait au Seigneur , de donner à MARIE,  
De Mere de son Dieu l'auguste qualité,  
A-on peu concevoir de cette dignité,  
Ni de ce riche don , la valeur infinie ?

Mais aussi quand au Verbe , elle donne la vie ;  
A-on jamais compris ce qu'Elle a merité ;  
Par sa foy , son amour , & son humilité ,  
Par son obeissance , & par sa modestie.

Si ce don pretieux l'éleve infiniment ;  
Mille rares vertus viennent en ce moment  
La Couronner encore d'une gloire immortelle.

Vous qui faités Mortels son eloge aujourd'huy ;  
Vantez à vôtre gré , ce que Dieu fait pour Elle ;  
Mais ne méprisez pas ce quelle fait pour luy.



## SUR SES VERTUS.

Pourroit-on soutenir, qu'en ce monde MARIE  
N'eut de Reyne des Saints toute la Dignité ;  
Qui n'est pas convaincu, qu'Elle fut embelie,  
De toutes les Vertus qui font la sainteté ?

Bien que de mille dons Elle fut enrichie ;  
Elle embrassa toujours l'extrême Pauvreté ;  
Comment donc pouvoit Elle, en cette triste vie,  
Exercer envers nous la Liberalité ?

Ah ! qui fit jamais voir tant de Magnificence ;  
Qui prodigua ses biens, avec tant d'abondance ?

Qui pour nous enrichir fit de si grands efforts ?

Pourrions nous oublier, ingrats, que ce fut Elle,  
Qui nous donna jadis la Sageſſe Eternelle ;  
Ce Verbe, en qui Dieu même, a mis tous ses tresors.

## SUR SES VERTUS.

ON ne ſçauroit conter les vertus de MARIE ;  
On peut parler pourtant de ſon Humilité :  
Mais comment diſcourir, de cette qualité ;

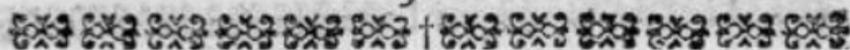
Quel Mortel peut comprendre, une choſe infinie ?

Qu'un exemple ſi grand, pour le moins mortifié  
De nos foibles eſprits la ſotte vanité :

Des Sujets peuvent-ils garder quelque fierté,  
En voyant à quel point leur Reyne ſ'humilie ?

Nous ſômes orgueilleux juſque dans nos malheurs ;  
Elle au comble plus haut de toutes ſes Grandeurs  
Parmi tout leur éclat, ne void rien qui l'enchanté ;

Et quand Elle devient la Mere du Seigneur,  
Elle ſ'aneantit & ſe fait un honneur,  
De dire qu'Elle n'eſt, que ſon humble Servante.



## SUR SA DIVINE MATERNITE.

SI tous les Seraphins ne peuvent pas comprendre,  
 Le Merite infini de cette Dignité ;  
 Quel d'entre les Mortels pourroit jamais pretendre,  
 De sçavoir jusque où va vôtre Maternité ?

Tout ce que sur la terre, on peut nous en aprendre ;  
 C'est qu'Elle arrive aux bords de la Divinité.  
 Et pour comble d'honneur, MARIE, à le bien prendre  
 Ne possède aucun Rang qu'Elle n'ait merité.

Par ce divin raport Elle est encore unie,  
 Plus qu'on ne peut penser, à la source infinie  
 Des graces sans mesure, & des biens infinis.

Ouy, la raison qui peut par sa finesse extrême,  
 A son gred separer, un Dieu d'avec luy-même,  
 Ne sçauroit concevoir la Mere sans son Fils.

## SUR SES PRIVILEGES.

POUR rendre infortuné le plus saint mariage,  
 Le seul moyen jadis fut la sterilité :  
 Et Rachel pour jouir de la fecondité  
 Regardoit le trepas, comme un heureux partage.

La foy nous a forcez de changer de langage ;  
 Le plus grand don du Ciel c'est la Virginité :  
 De l'Esprit & du Corps l'entiere pureté,  
 D'un état tout divin est la parfaite image.

Mais ces titres de Mere & de Vierge si grands,  
 Ces deux aymables noms, si doux & si charmants,  
 Pour se trouver ensemble ont trop d'antipathie :

Qui fera donc l'acord de ces deux qualitez ?  
 Jamais autre que vous, Adorable MARIE,  
 N'a peu, ni ne pourra joindre ces deux beautez.



## SUR SES PREROGATIVES.

DANS un riche parterre, ou la nouvelle Flore  
 Fait éclater l'émail de cent mille couleurs,  
 L'œil charmé tout d'un coup: mais plus surpris encore  
 Ne sçait quelle choisir, de tant de belles fleurs.

En l'Ame de MARIE, ainsi Dieu fait eclore,  
 Tant de rares Vertus, tant de vives Splendeurs,  
 Qu'il n'est point de Mortel, ici bas qui n'ignore  
 Celle qui vaut le mieux entre tant de Grandeurs.

Mais pour moy, qui voyant toutes ces fleurs ecloses  
 Choisis dans ce Parterre, & les Lis & les Roses,  
 Je ne suis point surpris par la diversité.

Entre tant de Beutez, qui brillent en MARIE;  
 Je suis charmé sur tout, de voir qu'Elle marie  
 La Dignité de Mere, avec la Pureté.

## SUR SES GRANDEURS.

Un Cœur en vous aymant, ne peut se satisfaire:  
 Mais que cette impuissance a pour lui des douceurs,  
 Helas! quand on connoit l'excez de vos Grandeurs,  
 On ne peut en parler, & l'on ne peut s'en taire.

Le respect ne veut pas, qu'un Cœur soit temeraire;  
 Il n'approuva jamais d'indiscrettes ardeurs:  
 L'amour ne peut souffrir ces injustes terreurs,  
 En cet état douteux, que faudra-il donc faire?

Cette double impuissance, & ce double devoir,  
 Ont réduit mille fois mon Cœur au desespoir:  
 La Nature l'a fait aussi discret que tendre.

Mais non, un feu si grand ne se peut plus celer:  
 Pour vos Grandeurs MARIE, il faut tout entreprendre,  
 Parlons, pour faire voir qu'on ne peut en parler.

## SUR SES GRANDEURS.

LE Parterre d'Eden, l'Arbre du fruit de vie,  
 Le Buïsson qui bruloit sans être consumé,  
 L'Echele de Jacob, la Baguete Fleurie,  
 La Fontaine selée, & le Jardin fermé.

Le Char d'Esechiel, le Nuage d'Elie,  
 Cet Arc qu'on ne peut voir sans en être charmé,  
 La Cité de Refuge, & la Terre benie,  
 Du plus Sage de Rois le trône renommé.

L'Arche qui garantit l'Univers du naufrage,  
 L'Arche qui des Hebreux ranimoit le courage,  
 Nous font bien de MARIE entrevoir quelques traits.

Mais ce ne sont enfin, de ses Grandeurs futures,  
 De toutes ses douceurs, & de tous ses attraits,  
 Que de foibles crayons, & de sombres figures.

## SUR SES GRANDEURS.

QUE vous êtes MARIE infiniment puissante ?  
 En Graces, en Vertus, en Merite, en Bonté;  
 De vos Grandeurs le nombre est si peu limité,  
 Que plus on veut compter, plus le nôbre s'augmète.

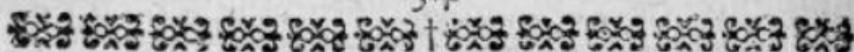
La plus vaste sans doute, & la plus étonnante  
 Est de Mere de Dieu la haute Dignité.

C'est aussi la profonde & sainte Humilité,  
 Qui plait à même-tems qu'elle nous épouvante.

Mais de ces deux Grandeurs quelle emporte le prix,  
 Et quelle en sa faveur fait pancher les esprits :

Non, de les comparer en vain on se dispose.

Quoy, ne sçavons nous pas, que par tout, la hauteur  
 Ne différera jamais d'avec la profondeur,  
 Et que ces deux Grandeurs sont une même chose ?



## SUR SA VISITATION.

**F**Lore ramene en vain, son pompeux apanage ;  
 Nazareth a perdu ses plus charmants apas ;  
 Le climat du Carmel , le plus beau des climats ,  
 Du retour du Printems ne sent nul avantage.

Le depart de MARIE a causé ce dommage :  
 Sur les monts de Judée , elle a porté ses pas ;  
 Et mille & mille fleurs , dans ces deserts ingrats ,  
 Ont laissé pour long-tems des traits de son passage!

Mais qui seroit surpris que dans ces tristes lieux ,  
 Adorable MARIE , en voyant vos beaux yeux ,  
 On fante du Soleil la plus douce influence ?

Vos regards peuvent bien faire naître de fleurs ;  
 Si vôtre seule voix eut soudain la puissance  
 De produire la grace & la foy dans les Cœurs.

## SUR SA VISITATION.

**N**ous avons veu la fin de la Saison cruelle ;  
 La nege & les frimats ne tóbét plus des Cieux ;  
 Les fleurs ont commencé de paroître en ces lieux ;  
 Et nous avons ouy chanter la Tourterelle.

Déjà sur le Carmel, de la saison nouvelle  
 Tous les divers atraits ont enchanté nos yeux ;  
 Et Flore en ce climat , qu'Elle chérit le mieux ,  
 N'avoit jamais paru si brillante & si belle.

Mais d'abord que MARIE a quitté Nazareth ,  
 L'hiver est revenu , par le cuisant regret ,  
 Que cause à tous les Cœurs son absence mortelle.

Les douceurs du Printems, les plaisirs, les amours,  
 Les fleurs, les jeux, les ris, les zephirs, les beaux jours,  
 Tout au même moment, disparoit avec Elle.

## SUR SA VISITATION.

**D**Es Esprits bien-heureux, la celeste harmonie,  
Ne se fait plus entendre, avec tant de douceur :  
Taisez-vous Seraphins ; laissez parler MARIE ;  
Elle chantera mieux la gloire du Seigneur.

La Personne du Verbe avec un Corps unie,  
Des Anges revolté l'effroyable malheur,  
De la Mere de Dieu la grandeur infinie,  
Sont les trois grands objets, de sa noble ferveur.

Dieu venant ici bas prendre une chair mortellê,  
Fait éclater l'excez de sa bonté fidelle ;  
Les Anges détronéz étalent son pouvoir ;  
Et vous même MARIE avec tant d'innocence,  
Avec tant de beautez, vous nous faités bien voir  
Jusque où vont son Amour & sa Magnificence.

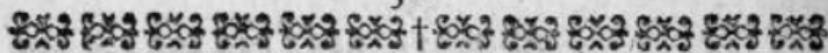
## SUR SA VISITATION.

**Q**ue sert-t'il qu'au Carmel le Printés de retour,  
Ramene les zephirs, les fleurs, & les feüillages ?  
Cette belle saison, d'un si riant sejour,  
Pretant en vain chasser les vants & les nuages.

En quittant Nazareth, MARIE en un seul jour,  
Dépouille ce climat de tous ses avantages.  
Ouy sa charité même & son ardent amour,  
A son país natal causent mille domages.

Sur les monts de Judée Elle porte ses pas ;  
Durant plus de trois mois, par ses charmants apas  
Elle rendra feconds de climats si steriles ;

L'hiver pendant ce tems va regner au Carmel ;  
Et l'on verra fleurir, sur ces monts infertiles  
Avec tous ses attraits un Printems eternel.



## SUR SA VISITATION.

**A** Peine à nos jardins la nouvelle saison,  
Vient de rendre la vie, & leur beauté première;  
A peine l'on voyoit entrouvrir la barrière,  
Par où l'Astre du jour monte sur l'horizon.

Que l'aymable MARIE, en quittant sa maison,  
Commence avec ardeur une longue carrière;  
Elle repand par tout une vive lumière;  
L'éclat de ses beaux yeux est sans comparaison.

En la voyant marcher, si belle & si brillante,  
La Nature la prend pour l'Aurore naissante;  
La Terre sous ses pas fait naître mille fleurs:

Les Chantres du matin par des nouveaux ramages  
S'empressant à l'envi, luý rendent mille hommages:  
Allons au devant d'Elle, infortunez Pecheurs.

## SUR SA VISITATION.

**Q**uand vôtre charité vous engage, MARIE,  
De quitter Nazareth avec empressement:  
Quelle exttême alegresse, & quel prompt changemét  
Void-on dans la maison du triste Zacharie?

Un Enfant y reçoit une nouvelle vie:  
On entend un Muet parler eloquement:  
On void Elizabeth, remplie en un moment,  
Avec mille vertus, du don de Prophetie.

Ah! qui pourroit bien faire entendre à l'Univers,  
Les Graces, les plaisirs, & tant de biens divers  
Que ramene aux Mortels vôtre heureuse presence.

En pourrions-nous douter, après tant de travaux,  
De chagrins, de douleurs, de tant & tant de maux,  
Que nous fait endurer, vôtre cruelle absence.

## SUR SA VISITATION.

**E**Lle part sans tarder, & l'on void sous ses pas  
 Naître soudain les Lis, les Oeillets & les Roses:  
 Et nous devons sans doute, à ses divins apas,  
 Les Fleurs que le Printems pensoit avoir ecloses.

Ses yeux, sources de vie, ainsi que du trepas,  
 Sont les sources aussi, de tant de belles choses.

Quand on aime MARIE, on ne s'y trompe pas:  
 Des plus secrets effets, Amour fait voir les causes.

Lors qu'Elle arrive enfin, dans cet heureux séjour,  
 Elle y produit la Grace & la joye & l'amour;  
 Elle rend l'innocence au Fils de Zacharie.

Jean au sein Maternel, reçoit la sainteté:  
 Quelle étrange fureur, de croire que MARIE,  
 Dans le sein de sa Mere, eut manqué de beauté?

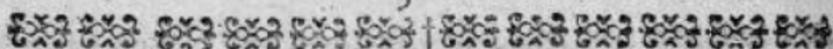
## SUR SA VISITATION.

**U**N Pecheur devient S.même avant sa naissance,  
 Un Muet tout d'un coup par de divins concerts,  
 Des loüanges de Dieu fait retentir les airs;  
 Son Epouse reçoit la Grace en abondance.

Si MARIE aujourd'huy, par sa seule présence,  
 Opere en un seul lieu, ces miracles divers;  
 Son Pouvoir ne doit pas surprendre l'Univers:  
 Elle porte en son Sein, la suprême Puissance.

O malheureux Mortels! ô bienheureux Esprits;  
 Pourriez-vous concevoir son merite & son prix?  
 Quand la Divinité dans ses Flancs est enclose?

D'une Mere, MARIE a toujours eu les droits:  
 Mais dans cet heureux jour & durant ces neufs mois  
 Elle & son divin Fils sont une même chose.



## SUR SA VISITATION.

**A** Ussi-tôt que MARIE eut conçu dans son Sein,  
Par l'ombre du Tres-Haut, la Vierge Eternelle;  
Elle conçoit sans peine, & remplit le dessein,  
De montrer aux Mortels son amour & son zele.

Celuy qui pour venir sauver le Genre humain,  
Abandonne des Cieux la demeure immortelle,  
Encourage sa Mere, & l'engage soudain,  
A quitter sa Maison, & son Epoux fidele.

Quel malheur? quelle perte, est-ce pour Nazareth?  
Quel honneur? quelle joye? heureuse Elizabeth,  
Est-ce pour vôtre Fils, pour vous, pour Zacharie?

Dans vos flancs, vous santez cet Enfant s'agiter;  
Il voudroit déjà voir la beauté de MARIE,  
Qui pour le faire saint, l'a voulu visiter.

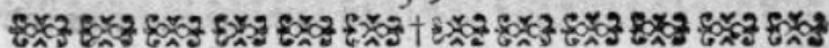
## SUR SA VISITATION.

**Q** Uâd vous partez pour voir vôtre chere Parante;  
Dois-je admirer l'excez de cette charité,  
Qui vous force d'aller avec rapidité,  
Verser sur sa Famille une grace abondante?

Je voy d'autres Vertus, dont l'excez m'épouvante:  
Est-il rien de si grand que vôtre humilité:  
Quoy de Mere de Dieu, la haute Dignité  
Vient vous assujettir à vôtre humble Servante?

Ah! MARIE est-ce vous, qui portez le Sauveur,  
Quand il va devancer son propre precursor?  
Ou si c'est vôtre Fils, qui vous porte vous-même.

On ne peut separer ces deux rares vertus:  
Mais si la Liaison entre elles est extrême;  
De ce Fils avec vous, elle l'est cent fois plus.



*Sur sa Demeure dans la Maison de Zacharie.*

**Q**uels biens par son séjour cause en ces lieux M.  
L'esprit d'Elizabeth est rempli de clarté ;  
Jean plutôt que le jour, reçoit la sainteté ;  
Et l'on entend parler le triste Zacharie.

Ce Muet de regret sent son ame saisie ,  
Et maudit dans son Cœur son infidélité ,  
Qui luy fit de la voix perdre la liberté ,  
Quand de l'Ange il osa railler la prophétie.

Vous qui voyez en eux vos besoins importans ,  
Miserables Pecheurs , Justes , & Penitens ,  
De MARIE , implorez la bonté si puissante.

Pour les Justes , Elle est un Soleil plein d'ardeur ;  
Pour tous les Penitens une Aurore brillante :  
Et cette belle Lune éclaire les Pecheurs ,

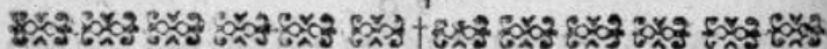
SUR LE DIVIN PRECURSEUR.

**Q**ue dira-on de vous , illustre Précurseur ,  
Vous êtes, il est vray le Fils de Zacharie :  
Mais on peut dire aussi , sans tomber dans l'erreur ,  
Que vous êtes encor , le vray Fils de MARIE.

Ouy , quand Elle se leve avec tant de ferveur ,  
Pour aller visiter sa parante chérie ;  
Le plus pressant motif qui fait agir son Cœur ,  
N'est que de vous donner une nouvelle vie.

Par des élans de joye , & de tendres transports ,  
Dans le sein maternel vous faites des efforts ,  
Pour luy marquer d'abord vôtie reconnoissance.

Et pour luy plaire encor nous vous verrés un jour  
Grand Saint, Vierge & Martir mourir pour la défense  
D'une Vertu qui fait son plus ardent amour.



SUR SON RETOUR A NAZARETH.

**T**Andis que l'Univers prend part à vôtre joye,  
 Qu'on publie en tous lieux vos divines Grâdeurs,  
 Qu'on void que c'est par vous, que le Seigneur envoie  
 Celuy qui doit tarir, la source de nos pleurs.

Faut-il qu'avec chagrin vôtre Epoux vous revoye?  
 Et que loin de goûter mille & mille douceurs,  
 A vôtre heureux retour, il devienne la proye,  
 De ses cruels soubçons, de ses vives douleurs?

Quoy donc vous voulez bien, adorable MARIE,  
 Qu'un Cœur qui vous chérit cét fois plus que la vie,  
 Soubçone quelque tems vôtre fidelité?

Quoy ne voulez-vous pas luy découvrir vous-même  
 A quel point est monté vôtre bonheur suprême?  
 Peut-on voir rien d'égal à vôtre humilité?

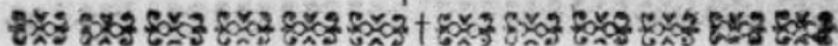
SUR SON VOYAGE A BETHLEEM.

**C**esar par son edit, veut dans tout son Empire,  
 Faire de ses sujets l'entier denombrement:  
 Adorable MARIE on vous void promptement,  
 Aller à Bethleem pour vous y faire écrire.

Ni la rude saison qui tous les jours empire,  
 Ni le tems affeuré de vôtre enfantement,  
 Ni la juste frayeur d'un cruel traitement,  
 Ne peuvent retarder ce qu'Auguste desire?

Quel amour pour les maux & pour la pauvreté!  
 Effect prodigieux de vôtre humilité?  
 Vous voulez acoucher dans un chetif étable.

Vous qui dans vôtre Sein, portez le Roy des Roys,  
 Vous, la Reyne du monde, au gred d'un miserable,  
 Vous courez vous soumettre à ses bizarres Loix?



SUR SON DIVIN ENFANTEMENT.

**C**Et Enfant dans la crèche avec tant d'indigence,  
 Est-ce la ce Sauveur, ce Roy victorieux,  
 Ce Geant qui devoit sortir du haut des Cieux,  
 Ce Lyon de juda, ce Dieu plein de vengeance ?

Ouy, Dieu qui remplit tout de sa grâdeur immense,  
 Est celuy qui paroît si petit à nos yeux.

Un changement si grand & si prodigieux,  
 S'est fait en vous MARIE, & par vôtres puissance.

Vous seule avez sçû rendre, & passible & mortel,  
 Le Tout-Puissant, l'Heureux, l'Infini, l'Eternel,  
 Vous seule avez uni, le Ciel avec la terre.

Vous faités d'un Geant, un enfant au berceau ;  
 Vous avez desarmé le Maître du tonnerre ;  
 Et vous seule changez ce Lyon en Agneau.

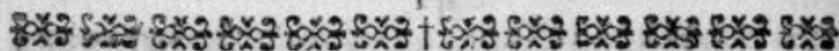
SUR SON DIVIN ENFANTEMENT.

**C'**Est une verité par luy-même établie,  
 Que Dieu ne se pût voir, avec les yeux du corps,  
 Que pour le voir aussi, dans cette triste vie,  
 On feroit sans mourir d'inutiles efforts.

Mais pour vous, vos beaux yeux, adorable Marie,  
 Ont veu dans cette nuit, avec mille transports,  
 Sortir de vôtres Sein la Sagesse infinie ;  
 Ce Fils en qui de Dieu l'on void tous les tresors.

Si vous ne mourez pas d'une extrême alegresse,  
 Sans doute vous mourrez d'un excez de tristesse,  
 Lors que sur une Croix vous le verrez souffrir.

Non non, ni les douleurs, ni les plaisirs extrêmes,  
 N'ont peu sur vôtres vie attenter par eux-mêmes ;  
 Et l'amour seulement peut vous faire mourir.



SUR LA MUSIQUE DES ANGES.

**D**Ans cette heureuse nuit je ne sçay si je veille.  
 Adorable MARIE, on void les Cieux ouverts :  
 Tant de feux éclatans, & tant d'accens divers  
 Eblouïssent mes yeux, & frappent mon oreille.

Les bienheureux Esprits d'un ardeur sans pareille,  
 Non contants d'anoncer par leurs divins concerts,  
 La gloire du Seigneur, dans le plus haut des airs,  
 Nous aportent la paix ; quelle douce merveille ?

Ils parlent aux Mortels de bonne volonté :  
 S'ils n'avoient pas pour nous encor plus de bonté,  
 Ils auroient deu plutôt nous declarer la guerre,

Quel sujet n'ont-ils pas de devenir jaloux ?  
 Nous voyant pour toujours possesseurs sur la terre,  
 D'un bien dont ils seroient moins indignes que nous ?

SUR L'ADORATION DES PASTEURS.

**D**Es bienheureux Esprits les concerts ravissans,  
 Ont déjà decouvert le berceau du Messie :  
 Les pasteurs d'alentour font par leurs doux accens,  
 Retentir en tous lieux une douce harmonie.

Les presans que vous font ces Bergers innocens,  
 Ne vous plaisent pas moins, adorable MARIE,  
 S'ils ne vous donnent pas de l'or & de l'encens,  
 Ils vous offrent au moins toute leur Bergerie.

Votre cher Fils aussi n'est-il pas ce Pasteur,  
 Qui donne avec plaisir & son ame & son cœur,  
 Pour les brebis qu'il cherche avec un soin extrême ?

Cet aymable Berger est encore un Agneau,  
 Qui pour nous, racheter vient s'immoler luy-même,  
 Et verser tout son sang, pour sauver son troupeau.

## SUR LA CIRCONCISION DE SON FILS.

**T**rop aymable M. avez-vous peu permettre,  
 Que vôtre divin Fils, cet innocent Agneau,  
 Fut livré par avance, entre les mains d'un Prêtre,  
 Pour servir de victime, à son ingrat troupeau ?

C'est adorable Enfant, à peine vient de naître ;  
 Il quitte cependant vos bras & son berceau ;  
 Il s'offre sur l'Autel, & veut bien se soumettre  
 Aux sanglantes douleurs d'un acéré couteau ;

Sçait-on si c'est du sang, dans un âge si tendre,  
 Ou bien si c'est du lait, qu'il a voulu répandre,  
 Pour hâter le salut, de tout le genre humain ?

Mais que ce soit du sang, ou du lait, il n'importe ;  
 La Grace qu'on vous doit est également forte,  
 Il les puise tous deux, dans vôtre chaste sein.

## SUR LE MESME SUJET.

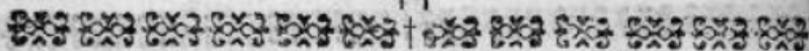
**L**E Seigneur aujourd'huy, si soumet aux rigueurs,  
 Qu'exige des enfans une Loy trop severe :  
 Du pecheur miserable il prend le Caractere,  
 Et souffre en criminel pour sauver les pecheurs.

C'est trop peu qu'en naissant il répande des pleurs ;  
 Il veut verser du sang en ce cruel mystere.

Helas ! nous le verrons, un jour sur le Calvaire,  
 En verser des torrens pour guerir nos langueurs.

A travers de ce sang, dans le fonds de son ame,  
 Voy l'excez infini de l'ardeur qui l'enflâme :  
 Mon Cœur deteste au moins ton endureissement :

Il commence à souffrir dès sa plus tendre enfance ;  
 Il veut enfin pour roy, mourir dans la souffrance ;  
 Et tu ne peux pour luy, souffrir un seul moment ?



SUR L'ADORATION DES TROIS ROYS MAGES.

Trois rois qui du sçavoir fôt leur plus doux partage  
Vont chercher en Judée un Dieu dans le berceau:  
Et pour rendre à MARIE un plus parfait hommage,  
Adorer son enfant si puissant & si beau.

Le Ciel pour les guider, dans un si long voyage,  
Allume en leur faveur, un Astre tout nouveau:  
Et sans craindre un Tiran, ni sa jalouse rage,  
Ils suivent nuit & jour, ce merveilleux flambeau.

Malgré tant de fatigue, & toute leur sagesse,  
Ils sentiront bien-tôt une extrême aiegresse,  
Et leur étonnement n'aura point de pareil;

Ils verront à Bethleem une Etoile nouvelle,  
Plus brillante cent fois, & mille fois plus belle,  
Une Etoile qui vient d'enfanter un Soleil.

SUR SON OFFRANDE.

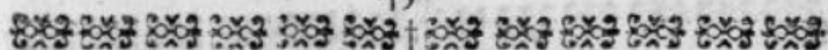
Quand vous obeïssiez à la loy de Moyse,  
Ne faites-vous pas tort, à vôtre Pureté?  
Paroître en ce grand jour, si pauvre & si soumise,  
N'est-ce pas déroger, à vôtre Dignité?

Adorable Marie, on peut voir sans surprise,  
Vos vertus s'obscurcir par vôtre Humilité:  
Mais ce seroit en vous, une vaine entreprise,  
Si vous nous pretendiez cacher vôtre Beauté.

Tant de divins apas, nous font rendre les armes,  
Quand on void vos beaux yeux, ces yeux si pleins de  
charmes,

Quel Cœur se défendroit d'adorer leur pouvoir.

Helas! quand nous perdrons le repos & la vie;  
Peut-être sçavez-vous, sans que l'on vous le die,  
Ce que nous a coûté, le plaisir de vous voir.



SUR SON OFFRANDE AU TEMPLE.

Dieu degage aujourd'huy sa parole fidele ,  
L'heur qu'il nous promettoit, déjà nous l'éprouvons,  
Il veut vivre avec nous: desormais nous pouvons  
Posseder en repos, la Sagesse Eternele.

Le Verbe revêtu de nôtre chair mortele ,  
Luy par qui tout fut fait , & par qui nous vivons ,  
Fait son entrée au Temple; & nous le recevons  
Par les mains d'une Mere , aussi pure que belle.

Le juste Simeon, en voyant son Sauveur ,  
A des transport de joye abandonne son Cœur ;  
Et meurt subitement, d'un excez d'alegresse.

Vous qui peutes, Mortels, voir *MARIE* en ce jour,  
Si vous avez du Ciel receu quelque tendresse,  
Tremblez ; on ne void rien de si fort que l'amour.

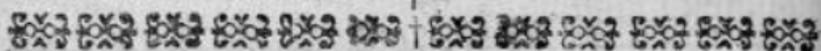
SUR SON OFFRANDE AU TEMPLE.

**D**E vôtre charité quelle preuve publique ,  
Vous presâtez pour nous vôtre Enfant au trepas.  
Pour cet Agneau *MARIE* , ah ! non, ne craignez pas  
L'Hostie en ce grand jour doit être pacifique.

On vous rend aussi-tôt, ce Presant magnifique.  
Reprenez vôtre Fils, ce Fils si plein d'apas ,  
Que le Prêtre déjà remet entre vos bras ,  
Et que vous rachetez par un prix si modique.

O ! rachat trop facile ; hélas ! un tems viendra ,  
Qu'au prix de tout son sang, il nous rachetera ,  
Sans qu'alors vous puissiez, différer son suplice.

Mais pourquoy rapeler dans vôtre souvenir ,  
D'un Fils que vous tenez, le sanglant sacrifice  
Dans ses embrassemens , étoufez l'avenir.



## SUR SON OFFRANDE AU TEMPLE.

SI du vieux Simon la harangue indiscrete,  
 Vient predire à MARIE un deplorable Sort,  
 Et d'un glaive acéré, le douloureux effort ;  
 D'un mal fait dès long-tems, il n'est que l'interprete.

Pourquoy de ce desastre accuser ce Prophete ;  
 A ces hautes vertus n'est-ce pas faire tort ?  
 Accusons un Tiran plus cruel que la Mort ;  
 De ce Martire, Amour est la cause secreete.

D'un extrême beauté les traits toujours vainqueurs,  
 Nous blessant sans pitié, font sentir à nos Cœurs  
 Tout ce qu'ont d'inhumain, & le fer & la flâme.

Ouy, les traits de l'Amour ont bien plus de rigueur,  
 Lors que de part en part, ils transpercent une Ame,  
 Que n'en ont jamais eu, tous ceux de la douleur.

## SUR SON OFFRANDE AU TEMPLE

EN remplissant des loix qui ne sont pas pour vous,  
 Vous pratiquez MARIE, un humble obeissance :  
 Et redonnant à Dieu ce qu'il donne pour nous,  
 Vous faités voir, qu'elle est vôtre reconnoissance.

D'un funeste discours les plus terribles coups,  
 N'ont peu de vôtre Cœur ébranler la constance :  
 De vos beautez enfin le Ciel-même jaloux,  
 Donne à tant de vertus, toute sa complaisance.

Jamais au Tout-Puissant, n'ont offert les mortels,  
 Rien qui fut jusqu'ici digne de ses Autels,  
 Ou qui peut égaler sa hauteur infinie.

Tout est à son égard, infiniment plus bas ;  
 Et vous seule en ce jour, adorable MARIE,  
 Luy faités un presant, qui ne luy cede pas.

## SUR SON OFFRANDE AU TEMPLE.

Quand vous venez au Temple avec tant de zele,  
 Y porter le plus grand, le plus saint des dépôts,  
 Ce Fils qui doit finir nos pleurs & nos sanglots,  
 Et repandre par tout, une joye immortele.

Faut-il que ce Vieillard si juste & si fidele,  
 Adorable MARIE, aille mal à propos,  
 En baisant vôtre Fils, troubler vôtre repos.  
 Par le facheux recit d'une triste nouvele.

Pourquoy vous anoncer, que bien-tôt vôtre Cœur  
 Se verra transpercé d'un glaive de douleur.  
 Ah ! c'est la volonté de ce souverain Maître.

Il veut que les chagrins succedent au plaisirs.  
 A peine avez-vous eu, le bien de le voir naître,  
 Qu'il vous faut pour sa mort, pouffer mille soupirs.

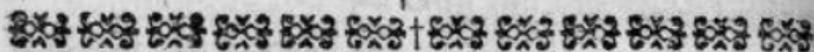
## SUR SON OFFRANDE AU TEMPLE.

Que vôtre humilité me plait & m'épouvante ;  
 De vos vertus MARIE elle est le fondement ;  
 Et l'on void croître en vous, ce grand abaislement,  
 Par les mêmes degrez, que vôtre gloire augmente.

Lorsque vôtre grandeur paroît plus éclatante,  
 Dans le neant obscur vous courez promptement,  
 Quand Dieu vous fait sa Mere ; en ce même moment  
 Vous ne vous regardez que comme sa servante ?

Le Seigneur vous tira, par des soins eternels,  
 De la cruelle loy, du premier des mortels,  
 Sans que pour un moment, vous y fussiez soumise.

Et vous pour luy montrer, l'excez de vôtre amour,  
 Vous avez bien voulu vous soumettre en ce jour,  
 Malgré vôtre innocence, à la Loy de Moÿse.



SUR SON OFFRANDE AU TEMPLE.

**C**Eluy qui vient d'un Dieu desarmer la vengeance,  
Et qui doit aux humains rendre la liberté,  
Par sa Mere, à vil prix veut être racheté,  
Et paroître pecheur malgré son innocence.

Ouy, MARIE & son Fils, avec leur abondance,  
Dans le Temple aujourd'huy cherchent la pauvreté:  
Et pour abatre en nous la folle vanité,  
Signalent à l'envi leur humble obeïssance.

Quelle est nôtre fureur quand la Mere de Dieu,  
Aux dépans de sa gloire, entre dans ce saint lieu  
Pour acomplir la Loy, sans qu'Elle y soit comprise.

Quand le Sauveur, luy-même, & le Legislatteur  
Se soumet humblement à la Loy de Moïse,  
Nous resistons sans cesse, à la Loy du Seigneur.

SUR SON OFFRANDE AU TEMPLE.

Que vôtre sacrifice est grand dans ce Mistere ?  
Vous faités de vous-même, un offrande au Seigneur:  
Les plaisirs pour jamais sortent de vôtre Cœur,  
Par les funestes traits, d'un oracle severe.

Quoy vous seule Marie, êtes & Vierge & Mere,  
Jamais autre que vous n'eut un pareil bonheur;  
Vous voulez cependant, immoler vôtre honneur,  
En paroissant au Temple, une femme ordinaire.

Mais ce qui donne encore en ce jour glorieux,  
A vôtre sacrifice, un éclat merveilleux,  
Et qui rend en effect, sa valeur infinie;

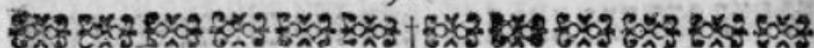
C'est que vous immolez l'object de vos desirs,  
Ce Fils que vous ayez cent fois plus que la vie,  
Cent fois plus que la Gloire & que tous les plaisirs.

## SUR SON OFFRANDE AU TEMPLE.

**E**N offrant sur l'Autel, vôtre Fils à son Pere,  
 Vous semblez faire tort à vôtre Pureté :  
 Est-ce la gratitude, est-ce l'humilité,  
 Qui vous force aujourd'huy, d'achever ce Mîstere ?  
 Non, vous faites déjà, ce qu'un jour au Calvaire,  
 On verra s'accomplir par vôtre charité ;  
 Lors que pour satisfaire à ce Pere irrité,  
 Vous livrerez son Fils, à sa juste colere.  
 Voit-on rien en beauté de semblable à ce Fils,  
 N'avez-vous point pour luy, de transports infinis ?  
 Et n'a-il pas pour vous, une ardeur infinie ?  
 Ah ! si vous l'immolez pour nous sur ces Autels ?  
 Qui pourroit concevoir, Adorable MARIE,  
 L'amour dont vôtre Cœur, brûle pour les Mortels ?

## SUR SON OFFRANDE AU TEMPLE.

**D** Un nouveau Sacrifice, adorons la Grandeur,  
 Ce n'étoit pas assez, pour l'aymable MARIE,  
 Que du vieux Simeon, la triste Prophetie,  
 La vint sacrifier, à sa propre douleur.  
 Dans le fonds de son Ame, au milieu de son Cœur,  
 Elle offroit dès long-tems, une plus noble Hostie ;  
 Elle avoit par l'excez d'une ardeur infinie,  
 Pour sauver les Mortels, immolé leur Sauveur.  
 Le Temple qui d'un Dieu, renferme la presence,  
 A près d'Elle perdu toute son excellence,  
 Elle l'a dans ses Flancs, porté durant neuf mois.  
 Ainsi c'est par l'amour & par son Rang sublime,  
 Qu'en ce jour solemnel, Elle est tout à la fois,  
 Et le Temple & l'Autel, le Prêtre & la Victime



SUR SON OFFRANDE AU TEMPLE.

**D**Epuis ce jour fatal , qu'un Pere miserable  
 Nous laissa pour partage un eternel malheur :  
 Mille Lustres passez , d'un sort si pitoyable ,  
 N'avoient peu seulement , adoucir la rigueur.

Dés long-tems, ô mon Dieu! vôtre amour charitable  
 Nous faisoit esperer , nôtre premier bonheur :  
 Mais en vain , pour guerir , un mal si deplorable ,  
 Nous avions jusque alors , attendu le Sauveur.

Enfin c'est en ce jour , & dans vôtre saint Temple  
 Qu'on reçoit & qu'ô tiët, qu'ô void & qu'ô cõtemple  
 Celuy que vos bontez , ont promis aux Humains.

Que ne devons-nous pas , à l'paymable MARIE ?  
 Elle abandonne un Fils , plus cheri que la vie ;  
 Et pour être immolé , le remet en nos Mains.

SUR SON OFFRANDE AU TEMPLE.

**D**ieu conçoit pour le Monde, un amour si sublime  
 Que pour nous garantir d'un eternel malheur ;  
 Il condamne son Fils , à toute la rigueur ,  
 Que pour être expié , demandoit nôtre crime.

Le Verbe qu'une ardeur aussi puissante anime ,  
 Pour sauver les Humains , abisme sa grandeur :  
 De Dieu son Pere , il est l'eternelle Splendeur ,  
 Et des chetifs Mortels , il se rend la Victime.

Enfin on void MARIE , en ce jour solemnel ,  
 Porter son Fils au Temple , & l'offrant sur l'Autel  
 Au Salut des Pecheurs , l'immoler dans son Ame.

D'un concours si parfait , de ces excez d'amour ,  
 De ces trois Cœurs remplis d'une si vive flâme ,  
 Prend le nom chez le Grecs , la Fête de ce jour.

## SUR SA FUI TE EN EGIPTE.

Quel est de ce Tiran, la folle jalouſie ?  
 A-il peur, que celuy qui ne vient en ces lieux,  
 Que pour nous couronner quelque jour dâs les Cieux,  
 De luy ravir le ſceptre, ait conçu quelque envie ?

Mais pourquoy voulez-vous, adorable M A R I E ;  
 Par un penible exil, vous cacher à ſes yeux :  
 Quoy ne ſçavez-vous pas, que ce Roy furieux  
 N'eut jamais le pouvoir d'attenter à ſa vie.

Au milieu de ſa cour, montrez-luy vôtre Fils ;  
 Vos apas & les ſiens, ces apas infinis,  
 Peuvent aſſujeter le Cœur le plus ſauvage.

Vous verrez ce cruel, ſe ſoumettre à vos Loix ;  
 Et vous venir d'abord rendre le même hommage,  
 Que vous avez déjà reçu des autres Roys.

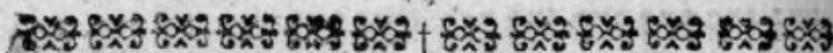
## SUR SON SEJOUR EN EGIPTE.

Que Memphis deſormais, cache dans le ſilence  
 De ſes Rois orgueilleux, les pōpeux monumēs,  
 Poſſédant vôtre Fils & vos atraits charmans,  
 Elle doit oublier, cette magnificence.

Depuis que d'un Tiran, l'injuſte violence,  
 En ce païs M A R I E, a fait couler vos ans ;  
 La Judée a perdu ſes plus beaux ornemens,  
 Tout ſon Lait, & tout ſon Miel cedēt à vôtre abſence.

Si l'Egypte autrefois, malgré tous ſes efforts,  
 A veu par vos Ayeuls, enlever ſes Treſors,  
 Et perdre tous ſes biens, dans la Mer erithrée ;

Par un ſort que jamais, elle n'eut attendu,  
 On la void maintenant, cette heureuſe contrée,  
 Recouvrer cent fois plus, qu'Elle n'avoit perdu.



SUR L'ELOIGNEMENT DE SON FILS.

Faut-il de vôtre Mere, éprouver la constance ?  
 Vous cachât dâs le Têple, au milieu des Docteurs;  
 Faut-il par cette adresse, animer ses ardeurs ?  
 Seigneur, rien n'en sçauroit croître la violence.

Ah vous n'ignorez pas, qu'un jour vôtre presence  
 Doit luy faire sentir de mortelles douleurs :  
 Pourquoy donc luy causer de cruelles langueurs,  
 Et déjà l'affliger, par une rude absence ?

Vous dont les doux rayons, ranimét tous les Cœurs,  
 Qui par Elle sur nous, répandez vos douceurs,  
 Pourquoy vous dérober aux beaux yeux de MARIE ?

Retardez un malheur, qui n'à point de pareil ;  
 Ne veuillez pas, mon Dieu, l'Univers vous en prié,  
 Eclipser à la fois, la Lune & le Soleil.

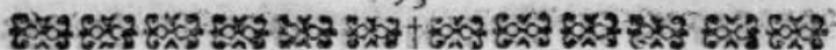
SUR LE MESME SUJET.

Q Uoy ce divin Soleil, dont l'ardeur infinie,  
 Avec que tant d'éclat se repand en tous lieux,  
 Cet Astre si brillant, adorable MARIE,  
 Viendra pour quelque tems, s'eclipser à vos yeux ?

Ce Fils que vous ayez cent fois plus que la vie,  
 Voudra vous dérober ses regards pretieux ;  
 Ce Fils de qui toujourns, vous futés si chérie,  
 Qui par vous & pour vous, est descendu des Cieux.

Helas ! vous sçauvez donc, par vôtre experience,  
 Que de l'objet aymé, la douloureuse absence,  
 Fait sentir de l'amour, les plus rigoureux traits.

Vous sentirez combien le tourment est extrême,  
 D'être trois jours entiers, sans voir ce que l'on ayme.  
 Ah ! quelle est la douleur, de ne le voir jamais ?



SUR LE RETROUVEMENT DE SON FILS.

**V**ous retrouvez enfin, au milieu des Docteurs,  
 Celuy qui vous privoit, de sa chere presence,  
 Cet adorable Fils, dont la cruelle absence,  
 Vous a depuis trois jours, causé tant de langueurs,  
 Adorable MARIE, essuyez donc vos pleurs;  
 Vous avez de ce Fils, l'entiere jouissance;  
 Savourez à longs traits, sa divine eloquence,  
 Et puissez dans ses yeux, d'indicibles douceurs.

Pourquoy, luy faités-vous ce reproche si tendre,  
 De s'être à tous vos soins, si long-tems peu defendre?  
 Vous vous plaignez à tort, du partage du tems.

Il n'a mis que trois jours, ô trop heureuse Mere,  
 Pour vaquer aux emplois, qui regardent son Pere,  
 Et pour vos seuls plaisirs, il vous donne trente ans.

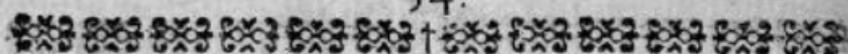
SUR SA VIE CACHE'E.

**P**asser avec un Dieu, le tems de trente années,  
 N'avoir d'autres plaisirs, que ses contentemens,  
 Confondre dans son sort toutes vos destinées,  
 Adorable MARIE, est-ce vivre trente ans?

Ce n'est pas seulement vivre trente journées:  
 Il faut, à voir l'excez de vos ravissements,  
 Publier que jamais tant d'heures fortunées,  
 N'ont peu faire pour vous, trente legers momens.

Appelons cette vie, inconnüe & secrete;  
 Moquons-nous insensé, d'une sainte retraite;  
 Fuyons comme la mort, de vivre obscurément;

Ah! dans quelques grandeurs, que l'on passe sa vie;  
 Si c'est loin de J E S U S, si c'est loin de MARIE,  
 Scachez, Mortels, que c'est vivre dans le néant.



## SUR CELLE DE SON FILS.

**C**eluy que l'Univers si fortement souhaite,  
 Celuy qui de nos maux, doit arrêter le cours;  
 Sans rendre de nos vœux, l'attente satisfaite,  
 Tranquille, à Nazareth, passé ses plus beaux jours.  
 Mais il quitte à la fin, cette douce retraite;  
 Il depart aux humains, ses loix & son secours;  
 Il vient rendre en tous lieux, une santé parfaite,  
 Aux Boiteux, aux Muets, aux Avugles, aux sourds.  
 Il void couler trente ans, près de sa sainte Mere;  
 Au lieu que pour remplir, son divin ministère,  
 Il ne veut employer, que trois ans avec nous.  
 Ah! si vôtre cher Fils, adorable MARIE,  
 A pour tous les Mortels, une ardeur infinie;  
 Comment nômetons-nous l'amour qu'il a pour vous?

## SUR LES NOCES DE CANA.

Celuy qui du Soleil, a fait son Tabernacle,  
 Mon Sauveur pour vous plaire, & pour nous faire voir,  
 Que tout dans l'Univers, cede à vôtre pouvoir,  
 Pour vous seule en ce jour, fait son premier miracle.  
 Quy, de la Verité ce souverain Oracle,  
 Vous dit qu'avant son heure, il ne peut le vouloir;  
 Et soudain, preferant d'un bon Fils le devoir,  
 De sa sainte parole, il surmonte l'obstacle.  
 Vous forcez la nature, & même son auteur,  
 Vous le traitez tous deux, ce semble, avec hauteur:  
 Que vous êtes puissante, adorable MARIE?  
 Mais si du Tout-Puissant, vôtre extrême bonté,  
 A sans qu'on vous priat, fléchi la volonté,  
 Que ne ferez-vous pas, pour celuy qui vous prie?

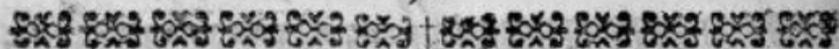
## SUR LA PASSION DE SON FILS.

**J**E le voy sur la Croix, mon aymable Sauveur,  
 Acablé sous l'effort de son cruel Martire :  
 Déjà la Mort, s'armant de toute sa rigueur,  
 Vient sur son divin Corps, exercer son Empire.  
 De ses divers tourmens, l'effroyable Grandeur,  
 Ne laisse pas douter, que bien-tôt il n'expire ;  
 De ses yeux ecliptes la mortele langueur,  
 Fait bien voir qu'il se meurt, & qu'à peine il respire.  
 Le voylà donc réduit à ses derniers abois,  
 Sa force & son grád Cœur, tout luy manque à la fois ;  
 L'Amour sans cesse encor, le presse & le tourmente.  
 Ah ! Tiran inhumain, impitoyable Amour,  
 Ta barbare fureur n'est-elle pas contente ?  
 Un Dieu dans ce moment, vient de perdre le jour.

---

## SUR LA PASSION DE SON FILS.

**A** La fin on derobe, à la Croix inhumaine,  
 De mon Divin Sauveur, le Corps ensanglanté ;  
 Ce Corps sur qui la rage, & l'envie & la haine,  
 Ont assouvi long-tems leur inhumanité.  
 C'est alors que paroît la grandeur de sa peine,  
 Et de ses ennemis l'horrible cruauté :  
 C'est alors que l'on void la Beauté Souveraine,  
 Du plus beau des Humains, sans grace & sans beauté.  
 Et vous Mere éplorée, Adorable M A R I E,  
 Vous de qui les tourmens, durent plus que la vie,  
 Contemplez ce cher Fils, dans le bras de la mort.  
 ConteZ, si l'on le peut, toutes ses murtrissures,  
 Et si vôtre douleur vous permet cet effort ;  
 Regardez de plus prés, vos morteles blesseures.



## SUR LA PASSION DE SON FILS.

Les larmes cependant coulent en abondance ;  
 Chacun pour un Dieu mort, verse un torré de pleurs :  
 On arrouse & l'on seche, on parfume, on encense,  
 Son Corps pale & sanglant, par de douces liqueurs.

Enfin après avoir, dans un profond silence,  
 Contemple quelque tems, cet Homme des douleurs ;  
 On luy rend par respect & par reconnoissance,  
 De lugubres presans, & les derniers honeurs.

Si tous sont convaincus, que JESUS & MARIE  
 Furent étroitement unis, toute leur vie,  
 Par un double lien, aussi puissant que beau ;

Pourquoy les separer, en cette conjoncture ?  
 On met pour contenter l'amour & la nature,  
 Et la Mere & le Fils, dans le même Tombeau.

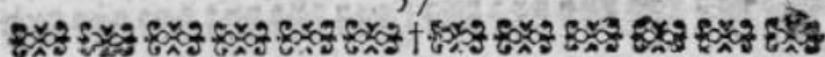
## SUR SON FILS ADOPTIF.

Des grâds dôs du Seigneur, mô ame est peu surprise,  
 Dans sa magnificence, il est le Roy des Roys :  
 De sa tendresse seule, il écoute la voix,  
 Quand il départ ses biens, à ceux qu'il favorise.

Il donne, en nous quittant, à Pierre son Eglise ;  
 Il donne à Jean MARIE, en mourant sur la Croix.  
 D'un de ces deux presans, j'ay bien-tôt fait le choix ;  
 Ce que mon Cœur en croit, la raison l'autorise.

Ce Berger, il est vray, qui tout rempli d'amour  
 Pour sauver ses Brebis voulut perdre le jour,  
 Laisse, en montât au Ciel, leur cõduite à quelqu'autre.

Disciple bien-aymé, de ce divin Sauveur,  
 Contentez-vous d'un sort aussi beau que le vôtre,  
 Le Troupeau ne vaut pas, la Mere du Pasteur.



SUR LA RESURRECTION DE SON FILS.

**E**H bien MARIE, enfin après tant de langueurs,  
Tant d'ennuis, de regrets, de cruelles detresses,  
Tant de profonds soupirs, tant de vives douleurs,  
Vous revoyez l'object de toutes vos tendresses.

Ce cher & divin Fils vient essuier vos pleurs ;  
Afranchi pour jamais, de toutes nos foibleffes ;  
Il vient tout revêtu d'immortelles splendeurs,  
En reprenant la vie, à accomplir ses promesses.

Dans ce jour trop heureux, entre tous le plus beau,  
Que ce divin Soleil en sortant du Tombeau,  
Rend l'éclat & la joye, à toute la nature,

Quel doit être l'excez, de vos contanchements ?  
Ah ! si vôtre alegresse, égale vos tourments,  
Il faut bien qu'Elle soit, sans borne & sans mesure ?

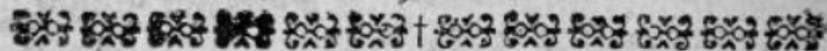
SUR LE MESME SUJET.

**A**ujourd'huy seulement, commence vôtre vie :  
Vous étiez sur la terre, & vous ne viviez pas :  
Les maux que vôtre Fils enduroit ici bas,  
A mille & mille morts, vous avoient asservie.

Tous ces maux sont passéz, adorable MARIE :  
Vous le voyez enfin, avec tous ses apas,  
Afranchi pour toujours, des rigueurs du trepas,  
Tout brillant d'une gloire, immortelle, infinie.

Il est vray ce cher Fils, en montant dans les Cieux,  
Va quelque tems encor, se cacher à vos yeux :  
Mais de le voir bien-tôt, vous avez l'assurance.

Helas ! peut-on sentir un plus cruel tourment ?  
Que de languir toujours, sans aucune esperance,  
De voir jamais l'object qu'on ayme tendrement.



SUR L'ASCENSION DE SON FILS.

Est-ce pour vous MARIE, un sujet de tristesse ;  
De voir que vôtre Fils , si grand , si glorieux ,  
Avec tant d'apareil , monte au plus haut des Cieux ?  
Non , vous le cherissiez , avec trop de tendresse.

Ou bien, est-ce pour vous , un sujet d'alegresse,  
Quand un si cher object , se derobe à vos yeux ;  
Et va pour un jamais quitter ces tristes lieux :  
Pour un Cœur enflâmé, quelle extrême detresse ?

Ah ! vous vous aymez moins que vôtre divin Fils ;  
Qui pourroit separer deux Cœurs si fort unis ?

Et comment desunir , ce que l'amour resserre ?

Cen'est pas pour lóg-tés, qu'il vous laisse aujourd'hui  
N'a-il pas dit , qu'étant élevé de la terre  
On le verroit d'abord , tirer tout après luy.

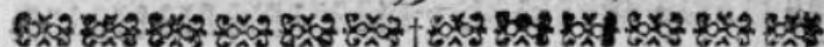
SUR LE MESME SUJET.

Vostre cher Fils MARIE, en môtât dans les Cieux,  
Pourquoy vous laisse-il, vivre dans la souffrance ?  
Est-ce qu'il se prepare , à vous recevoir mieux ;  
Ou veut-il éprouver , ainsi vôtre constance ?

Ah ! cômment pourriez-vous demeurer en ces lieux ?  
Privée un si long tems de l'aymable presence ,  
D'un Fils que vous aimez, cét fois plus que vos yeux ?  
Comment pouvoir souffrir une si dure absence ?

Si l'Eglise naissante a perdu son Epoux ,  
Peut Elle en son desastre , avoir recours qu'à vous ?  
Ouy, vôtre charité , vous doit forcer de vivre :

Vous la soulagerez , dans son deuil sans pareil :  
Vous êtes icy bas , l'Astre qu'Elle doit suivre ;  
Lorsque le Ciel jaloux , luy cache son Soleil.



## SUR LA DESCENTE DE SON DIVIN EPOUX

Quand du Pere & du Fils, le saint & divin Nœud  
Des Apôtres voulut enflâmer le courage ;  
Mille Peuples divers , entendant leur langage ,  
De leur étonnement , font un public aveu.

MARIE étoit déjà, pleine de ce beau feu ;  
Et quand Elle reçut le celeste message ,  
La Vertu du Tres-Haut vint luy servir d'ombrage :  
Cependant sur la terre, Elle a parlé si peu.

Taisez-vous, ma raison, aveugle & temeraire ;  
Pretendez-vous comprendre , un si profond Mister e ?  
MARIE a parlé peu ? Ciel quel avuglement ?

Eh quoy son Sein si pur , & son Cœur si fidelle ,  
N'ont-il pas pour toujours , fait en un seul moment,  
Naître & vivre icy bas , la Parole Eternelle ?

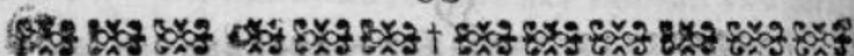
## SUR SA DEMEURE SUR LA TERRE.

Pour un Cœur que l'amour a mis sous sa puissance,  
Qui pour un bel object , soupire tendrement ,  
Il n'est point , j'en suis seur , de plus cruel tourment,  
Que de ce cher object, une trop longue absence.

Depuis que vôtre Fils , vous ôta sa presence ,  
Et qu'il alla regner au haut du firmament ;  
Combien MARIE hélas ! ce dur éloignement ,  
Vous a toujours causé , de peine & de souffrance ;

Ce n'est pas endurer , une triste langueur ;  
C'est voir s'ôter la vie , & s'arracher le Cœur ;  
C'est mourir nuit & jour , c'est expirer sans cesse ;

On dit que l'on ne peut, être en deux divers lieux ;  
Mais par vôtre douleur , & par vôtre tendresse ,  
Vous mourez sur la terre , & vivez dans les Cieux.



SUR LE TEMS DE SA DEMEURE SUR LA TERRE.

Quand Dieu laisse ici bas, une Mere chérie ;  
 A cinq Lustres les uns , ont differé sa mort ;  
 D'autres après douze ans , ont pitié de son sort :  
 Chacun sur son avis , fortement se recrie.

Que s'il faut decider , sur le tems de sa vie ,  
 Pour plaire aux deux partis , & les mettre d'acord ,  
 Je diray qu'elle fut , par un double raport ,  
 Courte pour les Mortels , & longue pour MARIE.

Ouy , si vous consultez , son Cœur & son amour ,  
 Il faudra mesurer , le tems de son sejour ,  
 Par des siecles entiers , & non par des années.

Mais s'il faut consulter, le Cœur de ses amans ;  
 Ces ans si pretieux , ces heureuses journées ,  
 Se peuvent seulement, conter pour de moments.

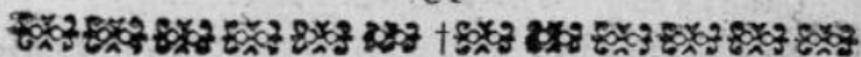
SUR SA MORT.

Vous Mourez, vous qu'on sçait nous avoir enfanté  
 Le Vainqueur de la mort , & l'Auteur de la vie !  
 En ce jour malheureux , vous perdez la clarté,  
 Vous qui mites au jour , la Lumiere infinie.

D'icy par nos forfaits , Dieu s'étoit écarté :  
 L'Esprit Saint , nous avoit sa presence ravie :  
 Vôtre Fils dans le Ciel étoit déjà monté :  
 Nous n'avions plus que vous , Adorable MARIE.

Vous seule en ces bas lieux, faisiez tous nos plaisirs :  
 Aujourd'huy par nos pleurs , & par de longs soupirs,  
 Nous plaignons vainement , vôtre absence cruelle.

Contre un coup si fatal ; comment se soutenir ?  
 Ah ! dumoins dans l'excez d'une joye immortelle ,  
 De nos vives douleurs , gardez le souvenir.



## SUR SON TREPAS.

Que le Soleil couchant à d'extrêmes douceurs,  
 Que ses yeux languissans, & sa foible paupiere,  
 Qui laissent échaper, des restes de lumiere,  
 Font briller dans les airs, de charmantes couleurs.

Que MARIE a d'atraits & de vives splendeurs,  
 Lors qu'étant sur le point, d'achever sa carrière,  
 Un doux transport d'amour, vient rompre la barriere,  
 Qui l'empéchoit de voir l'object de ses ardeurs.

Pourquoy montant au Ciel, laisser icy MARIE;  
 Vous qui l'aviez, Seigneur si tendrement chérie,  
 Pour Elle loin de vous, la Terre est un tombeau.

Ah! c'est par un excez de tendresse & de zele,  
 Que vous voulez venir vous-même au devant Elle;  
 Pour rendre son triomphe, & plus grand & plus beau;

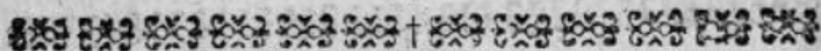
## SUR SA MORT.

Enfin le Ciel jaloux d'un si longue paix,  
 Vient nous faire sentir la rigueur de ses armes;  
 Et méprisant nos vœus, nos souúpirs, & nos larmes,  
 Il transporte MARIE au celeste palais.

De la Mort, de l'Amour, il emprunte les traits,  
 Pour causer à noe Cœurs ces mortelles alarmes.  
 Quoy de cette Beauté, les apas & les charmes,  
 Seront donc à nos yeux eclypsés pour jamais.

Ah! Ciel impitoyable, achevez vôtre ouvrage;  
 Vous venez de nous faire un trop sensible outrage;  
 Servez-vous deormais, de tout vôtre couroux.

Pourquoy tardez vous tant, à nous ravir la vie?  
 Vous nous ôtez, hélas! en nous ôtant MARIE,  
 Un bien cent & cent fois, & plus cher & plus doux.



## SUR SA MORT.

**V**ous qui vites, d'un Dieu la cruelle souffrance,  
 Qui le vites mourir, avec tant de rigueur,  
 Vous voyez qu'une tendre & courte défaillance,  
 Fait expirer MARIE, avec tant de douceur.

Ces deux morts, ce vous sêble, ont pû de ressemblance,  
 Dans le trespas du Fils, on ne void que douleur;  
 Le Trespas de la Mere, au moins en aparance,  
 N'est rien qu'une amoureuse & tranquile langueur.

Que vous conoissiez peu les amoureuses peines?  
 Des Deces, des Nerons, les fureurs inhumaines,  
 Epargnoient les Martirs, en leur ôtant le jour.

Ce n'est que sous les Loix d'un amoureux Empire,  
 Qu'on soufre un eternel, & rigoureux martire,  
 Il n'est point de Tiran, si cruel que l'Amour.

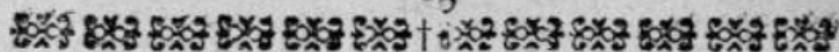
## SUR SA MORT.

**O**N ne put mieux finir, que par ou l'on cômence.  
 L'Adorable MARIE, en recevant le jour,  
 Reçoit à même tems la grace & l'innocence;  
 Pouvoit Elle mourir, que d'un excez d'amour.

Elle n'à point de part, à la commune offence,  
 Quand son Ame descend en ce mortel sejour:  
 La mort ne luy fait point, la moindre violence,  
 Quand Elle monte au Ciel, par un heureux retour.

Elle meurt, il est vray; mais Elle meurt sans crainte;  
 Sans que de la douleur la plus legera atteinte,  
 Altere injustement la douceur de sa mort.

Sa belle Ame, & son Corps se sont unis sans crime;  
 Le feu sacré, qui vieut brûler cette Victime,  
 Les separe aujourd'huy, sans peine & sans effort.



SUR SA MORT.

**V**ous mourez donc, M. & vous mourez d'amour,  
 Pour celuy qui vous fit si puissante & si belle ;  
 Vous allez voir finir , en quittant ce sejour ,  
 Les maux que vous caufoit , son absence cruele.

Quand nous partons d'ici , sans espoir de retour,  
 Nous ne pouvons sçavoir , ou le sort nous apele :  
 Mais la Mere de Dieu , quand Elle perd le jour ,  
 Ce n'est que pour jouir d'une gloire immortele.

N'accusons desormais , ni l'Amour , ni la Mort ;  
 Seigneur , vous êtes seul l'arbitre de son sort ;  
 Vous venez luy ravir , ce que vous tenez d'Elle.

Si MARIE a receu , tous ses charmants apas ,  
 Et la Grace & le jour , de vótre Main fidele ;  
 Peut Elle que de vous , recevoir le Trepas ?

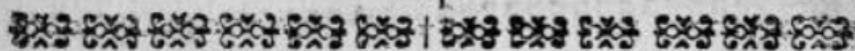
SUR SON TRÉPAS.

**Q**uand la Lune au Soleil se joignant de trop près,  
 De cet Astre éclatant nous ravit l'influence ,  
 La nature qui perd ses plus charmants attraits ,  
 Dans peu de tems au moins voit finir sa souffrance . ;

Mais l'paymable MARIE , en ce jour pour jamais ;  
 Va priver les mortels de sa chere presence ;  
 Et condamne nos Cœurs , à d'éternels regrets ,  
 Par une si durable , & si cruelle absence.

Il est vray qu'en perdant , l'object de nos desirs ,  
 Celle de qui l'aspect , faisoit tous nos plaisirs ,  
 On ne peut éviter , un desespoir extrême :

Mais songeons que la mort , doit finir ses langueurs ;  
 Quelle va pour toûjours , posséder ce qu'Elle aymé ;  
 Par sa felicité , soulageons nos douleurs.



## SUR SON TREPAS.

**A** - On connaît la main qui fit mourir MARIE ?  
 L'Amour ingénieux s'excuse sur la mort ;  
 L'amour prétend aussi, que par un doux effort,  
 L'amour seul vient trancher, une si belle vie.

Pour finir ce débat, disons sans flatterie,  
 Que la mort & l'amour ont également tort ;  
 Soit qu'ils ayent échangé, par un funeste sort,  
 Ou joint cruellement, leurs traits, & leur furie.

O Mort impitoyable ! Et vous cruel amour,  
 Comment avez vous peu vous résoudre en ce jour,  
 A luy faire sentir la rigueur de vos armes ?

On dit avec raison, que vous êtes sans yeux ;  
 Vous n'eussiez pas osé, détruire tant de charmes,  
 Si vous eussiez peu voir, ce chef-d'œuvre des Cieux.

## SUR SA MORT.

**L** A mort de votre Fils, & la vôtre, MARIE,  
 Si contraires, ce semble, ont eu le même sort :  
 L'Amour par la douleur, luy fit perdre la vie ;  
 L'Amour par le desir, à causé votre Mort.

Nul de ces mouvements, dont nôtre Ame est saisie,  
 N'a peu sur votre cœur faire le moindre effort :  
 L'amour seul pour ce Fils, qui vous a si chérie,  
 A peu produire en vous, un violant transport.

Si l'on void quelque fois qu'une extrême tendresse  
 Apele à son secours la joye ou la tristesse,  
 Pour vaincre les Humains, & leur ravir le jour.

Votre cœur se consume, en l'ardeur qui l'enflâme,  
 Et le beau Nœud, qui joint votre Corps à votre Ame  
 Ne peut être rompu, que des mains de l'Amour.

## SUR SA MORT.

**L'**Object de tous nos vœus, l'Adorable MARIE,  
Abandonne la Terre & nous quite aujourd'huy;  
Rien ne peut arrêter, cette crüe le envie;  
Elle conte pour rien, nos pleurs & nôtre ennuï.

Ce cher Fils, dont Elle est si tendrement chérie,  
L'enleve dans les Cieux, pour regner avec luy:  
Que feront les Mortels en cette triste vie?  
Ils perdent leur espoir & leur plus ferme apuy.

Allez-vous en plaisirs, douceurs, joye, allegresse,  
Laissez-nous soupirer, & ressentir sans cesse,  
Les plus pressants desirs, les plus cuisants regrets.

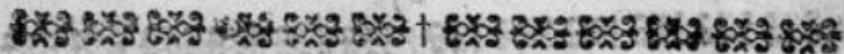
Laissez-nous deplorer cette absence mortele,  
Fuyez tous nos plaisirs, ne venez qu'avec Elle;  
Je vous entans, hélas! ne revenez jamais.

## SUR SON TREPAS.

**L**E bel Astre du jour, va se cacher sous l'onde,  
Et répand dans les airs mille vives couleurs:  
Il s'apprête à partir, pour voir un autre monde;  
Et des Peuples nombreux, contenter les ardeurs.

S'il va leur dispenser sa lumière féconde,  
Et leur fa re sentir de charmantes douceurs;  
Il laisse ces climats, dans une nuit profonde,  
Et nos Cœurs atablez de mortelles langueurs.

Trop fidele Portrait, du trepas de MARIE,  
Quand Elle recomencé une nouvele vie,  
Que de tant de clartez Elle embelit les Cieux:  
Hélas! nous reverrons l'Astre qui nous éclaire,  
Il reviendra bien-tôt, dorer nôtre Hemisphere:  
MARIE, a pour jamais quité ces tristes lieux.



## SUR SA MORT.

**C**OMMENT a peu le Ciel laisser mourir MARIE ?  
**O** Mort ! cruelle Mort, tous ces puissants traits  
 N'ont peu donc emousser la pointe de vos traits ?  
 Ofates-vous trancher une si belle vie ?

Le peché contre nous arme vôtre furie ;  
 On n'en vit en MARIE aucune ombre jamais :  
 Que si son Fils mourut, c'est que de nos forfaits,  
 L'amour avoit chargé sa Personne infinie.

Ouy Seigneur, de vos maux, n'acusons que l'amour,  
 A vôtre Mere, à vous, il a ravi le jour.  
 Son zele, il est vray, cede à vôtre amour extrême :

Mais Elle meurt aussi d'un plus noble trepas :  
 Vous n'êtes mort, Mon Dieu, que pour des scelerats,  
 Et M. aujourd'huy, ne meurt que pour vous Même.

## SUR SA MORT.

**O**N void dās nos moisōs, on entēd dās nos chāps,  
 La volage Progné, la tendre Philomele ;  
 Progné par sa venue, & sa sœur par ses chants,  
 Annoncent le retour de la saison nouvelle.

Pour parer nos jardins de riches ornements,  
 Jamais Flore à nos yeux n'avoit paru si belle ;  
 Et pour la ramener ses plus tendres amants,  
 Les plus charmants Zephirs sont venus avec Elle.

L'Astre du jour vers nous, revient à même tems :  
 Mais hélas ! de quoy sert le retour du printems,  
 De Progné, de sa Sœur, des Zephirs, & de Flore ?

De quoy sert le retour du bel astre des Cieux ?  
 L'object de nos desirs, nôtre divine Aurore,  
 MARIE a pour toujours, abandonne ces lieux.

## SUR SA RESURRECTION.

**A**H ! ce n'est , je le voy , ny la mort ny l'amour ,  
 Qui fermét pour un tems les beaux yeux de M.  
 C'est par un doux sommeil qu'en quittant ce séjour,  
 Elle va commencer une nouvelle vie.

Vous n'avez pu, Seigneur, attendre plus d'un jour,  
 De peur que par la mort, sa beauté fut flétrie ;  
 Et vous avez voulu pour hâter son retour,  
 Soudain rejoindre au Corps , une Ame si chérie.

Seroit-il juste aussi qu'un Corps si pur, si beau  
 Demeurat plus long-tems, dâs l'horreur du tombeau ;  
 Un Corps, si Saint, un Corps, dont fut formé le vôtre ?

Vous l'avez revêtu d'un éclat sans pareil ;  
 Et rendu, pour le metre au dessus de tout autre,  
 Plus brillant mille fois, que n'est pas le Soleil.

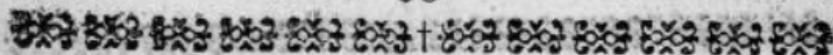
## SUR SA RESURRECTION.

**L**A Terre avec le Ciel a long-tems disputé,  
 Pour sçavoir quel de deux posséderoit MARIE :  
 Le Ciel qui luy donna la naissance & la vie,  
 Pretand que ce bonheur, ne luy soit point ôté.

La Terre qui sçait bien que toute sa beauté,  
 Par un coup si fatal, luy doit être ravie,  
 Voudroit de ce Trésor garder une partie,  
 Et que son Corps ailleurs ne fut point transporté.

Mais du vray Salomon, la Sagesse éternelle,  
 Vient en faveur du Ciel, vuidier cette querelle ;  
 Luy laissant tout entier un bien si pretieux.

Comment dans un séjour des crimes & des larmes,  
 Laisser un Corps, si Saint, si pur, si plein de charmes,  
 Et dans un vil cercueil, le Chef-d'œuvre des Cieux ?



SUR SON ASSOMPTION.

Des-bienheureux Esprits, l'adorable Princeſſe,  
 Môte au plus haut des Cieux par une heureuſe mort.  
 Oferions-nous, mon cœur, déplorer nôtre ſort,  
 Quand pour ſe réjouir tout le monde s'emprefſe ?  
 Non non, ne troublons plus, la commune allegreſſe;  
 Suivons de l'Univers, l'agreable transport;  
 Faisons puis qu'il le faut, un genereux effort,  
 Pour retenir nos pleurs, & banir la triſteſſe.

Ah! ſi dans ce grand jour, on ne ſent pas pour vous  
 Trop aymable MARIE, un plaisir aſſez doux,  
 Ne nous acuſez pas d'un indolence extrême.

Voudriez-vous condamner, l'amour, ou l'amitié ?  
 Helas! quand pour toujours on perd ce que l'on aime,  
 Les moins juſtes douleurs doivent faire pitié.

SUR SON ASSOMPTION.

Vous allez donc quitter, & quitter pour jamais,  
 Des Malheureux pecheurs la demeure mortele ?  
 Vous montez dans le Ciel, y goûter deſormais,  
 Les plus charmants transports d'une joye eternelle:

Les Hôtes immortels de ce ſacré Palais,  
 En vous voyant ſi Sainte, & ſi pure, & ſi belle,  
 Surpris de vos vertus, comme de vos attraits.  
 S'emprefſent à l'envy, de vous montrer leur Zele.

Ces Esprits bienheureux, de toutes leurs grandeurs,  
 De toutes leurs clartez, de toutes leurs ardeurs,  
 Vont vous faire ſans ceſſe, un ſolemnel homage.

Que vous offrirons-nous, en ce triſte ſejour,  
 Infortunez Mortels, qui pour tout avantage,  
 N'avons que nos ſoupirs, nos maux, & nôtre amour.

## SUR SON ASSOMPTION.

**P**Aisibles habitans du celeste sejour,  
 Aux malheureux Mortels vous enlevez MARIE:  
 Faut-il à nos dépens contenter vôtre amour?  
 Est-on capable au Ciel, de tant de jalousie?

Nous perdons la beauté sans espoir de retour;  
 Il faut pour là revoir que nous perdions la vie:  
 Mais pour vous, vous pouviez sans peine, chaque jour  
 Contempler les attraits, dont elle est embelie.

Vous dépouillez ces lieux, de toutes leurs beautés;  
 Mais & de vôtre envie, & de vos cruautés,  
 L'amour va nous venger en vous faisant la guerre:  
 Vous sentirez bien-tôt les traits de ses beaux yeux:  
 Et s'il en coûte ici, l'ornement de la Terre  
 Il vous en coûtera, tout le calme Cienx.

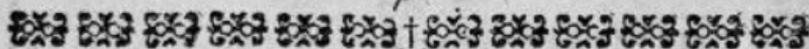
## SUR SON ASSOMPTION.

**P**OUR de biens imparfaits, Dieu rend avec usure,  
 Un bon-heur, dont l'excez n'est jamais limité:  
 Vous luy donnez MARIE, une chair toute pure,  
 Que fera donc pour vous sa liberalité?

La grace n'est pas tant par dessus la nature,  
 Qu'on la void au dessous de vôtre dignité:  
 La grace, de la Gloire, est toujourns la mesure;  
 Qui sçaura jusqu'où va vôtre félicité?

Dieu prepare à tous ceux qu'une ardeur passagere,  
 Fait ici foiblement travailler pour luy plaire,  
 Une gloire si grande, & des plaisirs si doux;

Non, l'esprit ni le cœur, ne le peuvent comprendre.  
 Quels biés d'oc, quel bõ-heur aura droit de prétendre,  
 Celle qui l'a fait naître & cheri plus que tous?

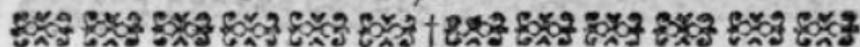


SUR SON ASSOMPTION.

Ous allez posséder une gloire éternelle ;  
 Vous môtez aujourd'huy, dás le plus haut des Cieux ;  
 Comment vous marqueront, la grandeur de leur zele,  
 Tous ceux que vous laissez dans ces funestes lieux ?  
 Pour le moins en quittant leur demeure mortelle,  
 Sur les tristes pecheurs daignez tourner vos yeux.  
 Si vôtre divin Fils, dans le Ciel vous apele ;  
 C'est qu'étát prés de lui vous nous défendrés mieux.  
 Lors que vous n'êtes plus, l'ornement de la terre ;  
 Contre tant d'ennemis, qui nous y font la guerre,  
 Ne nous refusez point, vôtre puissant secours :  
 Adorable MARIE, alors qu'on perd vos charmes  
 Nôtre propre interêt, nous fait verser des larmes ;  
 Mais le vôtre bien-tôt, en va finir le cours.

SUR SON ASSOMPTION.

Ouy : MARIE a choisi, la part qui vaut le mieux,  
 Soit que vous regardies, ou la gloire ou la grace.  
 Jamais le tems jaloux, qui toute chose efface,  
 Ne pourra luy ravir, un rang si glorieux.  
 Aujourd'hui qu'en trióphe Elle entre dás les Cieux,  
 Elle y prend la plus haute, & la meilleure place :  
 Ainsi l'humilité, luy donna la plus basse,  
 Tant qu'il luy fut permis de vivre en ces bas lieux.  
 Si l'on vid autrefois, une si bonne Mere,  
 Exposée aux mépris, demeurer au Calvaire  
 A la droite d'un Fils, mourant sur une Croix :  
 Il faut bien qu'en ce jour, elle soit adorée,  
 A la droite d'un Fils regnant dans l'Empirée ;  
 Et que tout l'Univers, reconnoisse ses loix.



## SUR SON CORONEMENT.

**E**N ce jour sans pareil, adorable MARIE,  
 Que vôtre Divin Fils, le Souverain des Rois,  
 A soumis pour toujours l'Univers à vos loix,  
 Qui pourroit exprimer vôtre Gloire infinie ?

Quand ce Fils qui vous a sur son Thrône établie,  
 Les Saints, & les neuf Chœurs vous louent à la fois,  
 Oserois-je troubler, par ma chetive voix,  
 De ces Divins concerts, la celeste harmonie ?

Mais les Princes au jour de leur coronement,  
 Versent sur leurs Sujets, leurs thresors largement;  
 Même aux plus criminels, on les void faire grace.

Vous de qui la bonté, vous de qui la Grandeur  
 Les grandeurs, les bontez, de tous les Rois efface,  
 Ayez donc aujourd'huy, pitié d'un grand Pecheur.

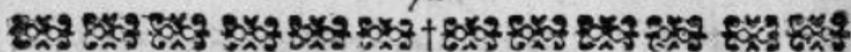
## SUR SON CORONEMENT.

**L**Es Saints qui dans un lieu, tout répli d'alegresse  
 N'ont rien à desirer, n'ont aucun déplaisir;  
 Pourroient du tems perdu, sentir quelque tristesse,  
 Et pour leur corps absent, pousser quelque soupir.

MARIE auprès d'un Fils, l'objet de sa tendresse,  
 Vivant en ame, en corps, pourroit elle languir ?  
 Son cœur qui de la grace, a profité sans cesse,  
 Ne peut plus concevoir, ni regret, ni desir.

Les Bienheureux au Ciel, regnent sans jalousie;  
 Ils pourroient cependant, voir avec quelque envie  
 Un plaisir plus tranquille, & plus grand que le leur:

De la Mere de Dieu, la joye est plus qu'extrême,  
 Et sa Felicité, dans le degré suprême,  
 Ne peut imaginer, un plus parfait bon-heur.



SUR SON CORONEMENT.

O N n'entéd aujourd'huy dās cet heureux sejour,  
 Où l'on ne vid jamais d'ennuy, ni de tristesse,  
 Oüi dans tout l'Empirée, on n'entent en ce jour  
 Que des chants de triomphe, & de cris d'allegresse.

Tout le Ciel retentit, des Cantiques d'amour,  
 Quand il voit coroner son aymable Princeſſe;  
 Et que son Divin Fils, par un juſte retour,  
 La fait de l'Univers, la Reyne & la Maîtreſſe.

Oüi MARIE, à jamais regnera dans les Cieux,  
 Sur l'Enfer, sur la terre, en tout tems, en tous lieux,  
 Sur ce qui ne vit pas, & sur ce qui respire.

Ah mō cœur! quels trāsports, chantōs cēt & cēt fois;  
 Nous ferons pour toûjours ſoûmis à ſon empire,  
 Rien ne nous peut jamais, affranchir de ſes loix.

SUR SON CORONEMENT.

( mes,  
 P Artez, douceurs, plaisirs, emportez tous vos char-  
 Abandonnez la terre, & montez dans les Cieux,  
 Nos yeux ne doivēt plus ſervir que pour les larmes,  
 MARIE a pour jamais, quitté ces tristes lieux.

Venez, ennuis, chagrins, douleurs, plaintes, alarmes,  
 Portez tout ce qui rend, vos traits plus odieux,  
 Tournez contre nos cœurs, vos plus crueles armes,  
 Nous perdōs pour toûjours, l'aspect de ſes beaux yeux.

Mais que dis tu mōn cœur, voy tu pas que MARIE,  
 Va jōiir dans le Ciel, d'une gloire infinie,  
 Que rien n'en peut jamais, interrompre le cours?

Elle est de l'Univers, l'eternelle Maîtreſſe:  
 Fuyez craintes, ſoûpirs, chagrins, ennuis, tristesse,  
 Doux & charmants plaisirs, revenez pour toûjours.

## SUR SA TRIPLE CORONNE.

Qui pût dire combien nos Cœurs sont enchantez  
De sçavoir que celuy qui vous doit la naissance,  
Vous faisant sur son Trône, assoir à ses côtez,  
A soumis tout le Monde, à vôtre obeïssance ?

Les Anges dans le Ciel, admirent vos beautez ;  
Les Demons aux enfers, craignent vôtre puissance ;  
Les mortels sur la terre, honorent vos bontez ;  
Et ne mettent qu'en vous toute leur esperance. [ jour

Pour nous, chetifs Pecheurs, nous devôs chaque  
Vous offrir nos respects, nôtre espoir, nôtre amour,  
Pour ce sublime rang, que vôtre fils vous donne.

Puisque vôtre pouvoir, vos apas, vos douceurs,  
Vous mettent sur la Teste, *une Triple Couronne*,  
Dont l'Univers MARIE, adore les Grandeurs.

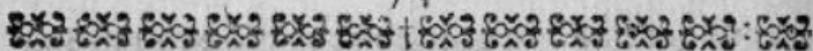
## SUR SA PUISSANCE.

C'est peu que vous soyez, la maîtresse & la Reine,  
De tout ce que l'on void, en ce vaste Univers ;  
Que la terre & le Ciel, & mêmes les Enfers,  
Vous adorent toujours, comme leur souveraine ;

Qu'est-ce d'avoir, MARIE, avec si peu de peine,  
Brisé des malheureux, les prisons & les fers ;  
Étoufé des pecheurs tous les dogmes pervers ;  
Et dompté des Demons, la puissance inhumaine.

Vous seule avez fléchi, la colere des Cieux,  
Vous avez attiré leur Maître en ces bas lieux,  
Es de nôtre ennemi, l'avez fait nôtre frere :

Vous avez fait qu'un Dieu, par un juste devoir,  
Soit soumis à vos Loix, comme un fils à sa Mere,  
Ah ! c'est par-là qu'on doit, vanter vôtre pouvoir.



## SUR SA BONTE'.

**N**ous sçavions que M. est à ce point aymable,  
 Qu'Elle ne peut rien voir, d'égal à sa beauté :  
 Que de ses doux apas, Dieu même est enchanté ;  
 Luy qui seul fait aymer, qui seul est adorable.

Nous sçavions quelle fait, un mélange admirable  
 De ce titre de Mere, avec sa pureté ;  
 Que de Mere de Dieu l'auguste qualité ,  
 N'a rien dans l'Univers, qui luy soit comparable.

Nous sçavions que ce Fils, par un juste devoir  
 Luy donna pour toujours, un absolu pouvoir,  
 Ainsi que dans le Ciel, sur la terre & sur l'onde ;

Mais aprenons encor, misérables pecheurs,  
 Ah! quel bõheur pour vous; qu'aucune Mere au mode  
 N'eut autant de tendresse, & si peu de rigueurs.

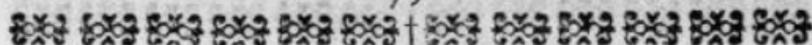
## SUR SA BONTE'.

**D**oux Espoir des Mortels, Refuge des Pecheurs  
 O! vous le seul recours de tous les miserables  
 Vous de qui la tendresse, & les soins charitables,  
 Ont pour nous en tout tems, mille & mille douceurs

Nous voici dans ce lieu, de misere & des pleurs  
 Humblement prosternez à vos pieds adorables :  
 Veüillez tourner sur nous, vos regards pitoyables  
 Et l'on verra d'abord la fin de nos malheurs.

Car MARIE, a-on veu, ny jamais ouy dire ;  
 Qu'un pecheur, qui sans cesse à vos genoux soupire  
 Fut delaisé par vous, ni jamais rebuté ;

Si vous parlez pour moy qui me sera contraire ;  
 Ouy malgré mes pechez, en vous seule j'espere  
 De fléchir vótre Fils, justement irrité,



## SUR SA BEAUTE.

**R**ecourir à MARIE en nos adversitez,  
Demander le secours, d'une si douce mere,  
Chercher à l'imiter, desirer de luy plaire;  
Par nos ardans soupirs, attirer ses bontez.

Un pecheur, comme moy, rempli d'iniquitez,  
Pour éviter un jour l'Eternelle misere,  
Se fait de ces desirs, un moyen necessaire:  
Mais un Amant ne doit penser qu'a ses beautez.

Tous ces desirs aussi, sentent peu la tendresse;  
Souvent à les former, nôtre interest nous presse;  
Peu de Cœurs ayment bien, en ce mortel sejour.

Quiconque peut avoir, d'autres desirs en l'ame,  
Que de voir & d'aymer, la beauté qui l'enflâme,  
Ignore ce que c'est qu'un veritable amour.

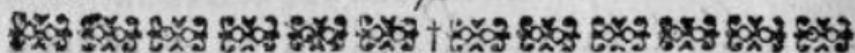
## SUR SA BONTE.

**P**ourquoy se plaire, tant en ce mortel sejour?  
Puis-je ignorer le lieu, dont mon ame est venue?  
Par quels chetifs, liens est-Elle retenuë?  
Il n'est rien icy bas, digne de son amour.

N'est-ce pas à Dieu seul, que nous devons le jour?  
Par ses seules bontez, ma vie est soutenuë;  
Sa charité pour nous ne m'est que trop conuë;  
Et nous ne voudrons pas, l'aymer à nôtre tour?

Concevons desormais, de plus nobles pensées;  
Chassons de nôtre Cœur, ces ardeurs insensées,  
Qui font également, mon crime & mes malheurs.

Ne perdons pas ce peu qui nous reste de vie.  
On ne peut qu'en ayment & JESUS & MARIE,  
Goûter d'un vray repos, les parfaites douceurs.



## ACTION DE GRACES.

**J**E rends graces, Seigneur, à vôtre Majesté,  
De ce qu'Elle a voulu me donner le courage,  
Et même le pouvoir d'achever un ouvrage,  
Pour lequel je me sans si peu d'habileté.

De MARIE icy bas, celebrer la beauté,  
C'est pour un miserable, un trop grand avantage;  
Les Anges l'ont receu dans le Ciel en partage;  
Et s'en font un honneur qu'ils n'ont pas merité.

Mon Dieu, puisqu'une grace en atire quelqu'autre,  
Qu'il n'est point de bonté qui ne cede à la vôtre;  
Ayez encor pitié, d'un malheureux Pecheur:

Et faités s'il vous plait, que durant cette vie,  
Et vôtre Mere & vous, remplissent tout mon Cœur,  
Et que je n'ayme rien, que JESUS & MARIE.

*Sonnets sur les 24. Fêtes de N. Dame.*

SUR SA CONCEPTION. le 8. Decemb.

**Q**ue ce premier Moment, qui vous donne la vie,  
Pour l'Univers entier est un Moment heureux?  
De tous ses habitans il satisfait les Vœus;  
Et de son Auteur même, il contente l'envie.

Aux Anges, aux Mortels, il donne en vous, MARIE,  
Pour nous une Advocate, une Reyne pour eux,  
Pour les plus criminels un Refuge amoureux,  
Et pour le Tout-Puissant une Mere chérie.

Que cet heureux Moment, soit par tout reveré;  
Que ce Moment si beau, soit par tout admiré,  
Dans le Ciel, icy bas, des Hommes, & des Anges;

Pour nous chetifs Pecheurs, soyons incessamment  
Ocupez du plaisir, de chanter ses loüanges,  
Et de benir toujours, ce fortuné Moment.

*Sur la Fête de l'O ou l'atente de ses Couches. le 17.*

O Seigneur! quand viendra, cet' heureuse journée  
 Que l'Univers demande avec tant de ferveur,  
 Qui doit rendre aux mortels la grace & le bonheur,  
 Et vaincre des Demons la malice obstinée.

O quand viendra pour nous cette heure destinée,  
 A montrer à nos yeux, cet aymable Sauveur,  
 Qui veut par ses bontez guerir nôtre langueur;  
 O! quand la verrons nous cette heure fortunée?

Tant de peuples perdus, dans l'ombre de la mort,  
 Attendent dés long-tems, pour voir changer leur sort,  
 La naissance du jour, qui tarde tant d'éclorre.

Quand verront-ils lever, cet Astre sans pareil?  
 O divine MARIE! ô pure! ô belle Aurore!  
 Quand viendrez-vous, au monde enfanter le Soleil.

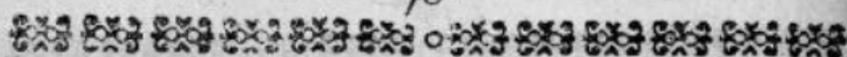
*SUR SON MARIAGE. le 22. Janvier.*

Celebrons en ce jour le divin Mariage,  
 Ou l'on ne vid jamais, que grace & pureté;  
 Ou de deux sacrez Cœurs le parfait assemblage,  
 Ne respire qu'ardeur, & que fidelité.

De toutes les Vertus le mutuel partage,  
 Autant qu'il est possible en fait l'égalité:  
 Et jamais on n'y vid le plus leger ombrage,  
 Faire tort un moment, à leur félicité.

Chassez de vôtre esprit, cette crainte jalouse;  
 Ne craignez pas Joseph, d'accepter pour Epouse;  
 Celle de qui Dieu même, est le Fils & l'Epoux.

Et vous n'ignorez pas, adorable MARIE,  
 Que vous avez conceu la Sagesse Infinie;  
 Et que le Saint Esprit survint alors en Vous.



*Sur son Offrande au Temple. le 2. Fevrier.*

**J**E revere en ce jour plein de réjouissance  
 Le vertus que fait voir, cette solemnité;  
 J'y conois la grandeur, de vôtre humilité,  
 L'excez de vôtre amour, & de vôtre constance.

On void qu'elle est pour Dieu vôtre reconnoissance,  
 Quelle est pour nous l'ardeur de vôtre charité;  
 On admire sur tout, que sans nescessité,  
 Vous rendez à Moÿse, un humble obeïssance.

Mille vertus enfin y brillent tour à tour;  
 Mais les noms differans que l'on donne ce jour,  
 Adorable MARIE, à mon Cœur n'ont sceu plaire.

Le langage des Grecs, paroît un peu trop bas;  
 Et le nom par qui Rome honore ce mistere,  
 A vôtre pureté, ne disconvient-il pas?

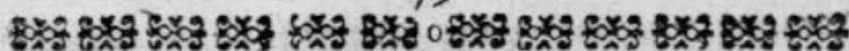
**SUR SES DEVOTS. le 11. Mars.**

**B**Enissons aujourd'uy, tous ceux que le Seigneur  
 A bien voulu choisir, pour honorer sa Mere,  
 Qui sans cessé ont tâché d'affermir son honneur;  
 A qui plus que leur vie, Elle fut toujours chere.

Comme par leurs vertus, ils ont eu le bonheur  
 De marcher sur ses pas, & de pouvoir luy plaire;  
 Il faut si nous avons pour Elle quelque ardeur,  
 Qu'aussi chacun de nous, les ayme & les revere.

Mais nous devons encore imiter en ce jour,  
 Par nos humbles respects, & nôtre ardente amour,  
 Tous ceux qui l'ont ainsi, respectée & cherie.

Je sçai bié que pour moy, c'est le plus beau des jours  
 Puisqu'en un jour pareil, adorable MARIE,  
 Mon Cœur vous consacra, ses premieres amours.



SUR SON ANN ONTIATION. le 25. Mars.

**E**Ntre tous les plus grâds, c'est le plus grâd Mistere  
De tous les jours de l'ã, c'est le plus beau de tous:  
Un Dieu vient aujourd'huy, demeurer parmi nous ;  
Le Verbe se fait chair, & devient nôtre frere.

Mais ce qui doit encore infiniment nous plaire,  
Et causer en nos Cœurs les transports les plus doux,  
C'est que par la vertu, de son divin Espoux,  
Un fille est d'un Dieu, la veritable Mere.

Pour moy ce qui me charme en ce jour glorieux,  
C'est de voir que l'Eglise en a fait en tous lieux,  
Non la Fête du Fils : mais celle de MARIE.

Pour nous môtrer, que d'Elle on reçoit le Sauveur,  
Que par Elle on possède, & la grace & la vie,  
Qu'Elle est la source enfin, de tout nôtre bonheur.

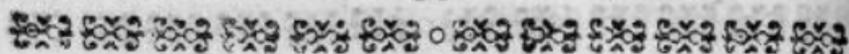
SUR SES DOULEURS. le 16. Avril.

**O**uy, si c'est une Fête, au moins on doit sans cesse,  
Et pousser de soupirs, & repandre des pleurs :  
Qui pourroit en pensant à toutes vos douleurs,  
Adorable MARIE, être exempt de tristesse ?

Mais faut-il quand on veut fêter vôtre detresse,  
Vous faire souvenir de vos tristes langueurs ?  
Pourquoy vous retracer, vos ennuis, vos malheurs,  
Lors que vous joiïissez, d'une extrême alegresse.

Nôtre aymable Sauveur, garde encor dans les Cieux  
De son amour souffrant les signes pretieux,  
De la lance, & des clouds, les cruelles empreintes.

Le Fils s'en aplaudit & la Mere à son tour,  
Garde le souvenir, des mortelles atteintes,  
Du glaive, dont son Cœur fut percé par l'amour.



SUR N. DAME AUX MARTIRS. le 13. May.

**V**ous excellez MARIE, en toute sainteté ;  
 Et vous êtes des Saints, l'unique Souveraine.  
 Ah ! je ne sçaurois voir, qu'avec beaucoup de peine,  
 Qu'on mette entre eux & vous la moindre égalité.

N'est-ce pas faire tort à cette dignité,  
 Dont la grandeur flétrit toute grandeur humaine ;  
 De confondre en un jour, les sujets & la Reyne,  
 Pourquoi n'en faisons-nous qu'une solemnité.

Je rends à tous les Saints, un culte legitime ;  
 Je croy que l'on ne peut s'en dispenser sans crime ;  
 Mais on doit distinguer & regler les honeurs.

D'un culte plus sublime, il faut que l'on revere  
 L'auguste, la tres-Sainte, & la tres-digne Mere,  
 D'un Dieu, dont ils ne sont qu'indignes serviteurs.

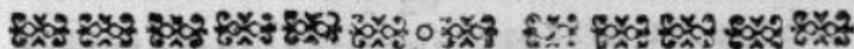
SUR SON SACRE' COEUR. le 1. Juin.

**N**on non, après ce Cœur qui vous a tant chérie,  
 Le Cœur de vôtre Fils, ce Fils si plein d'atraits,  
 Il ne fut point de Cœur, il n'en sera jamais,  
 Qui soit égal au vôtre, adorable MARIE.

Qui brûla comme luy, d'un ardeur iufinie ;  
 Qui du Ciel avec nous a procuré la paix :  
 Qui fit descendre un Dieu, par ses pressants souhaits,  
 Qui nous a redonné, l'esperance, & la vie.

Eh bien que ferons-nous, pour honorer ce Cœur ;  
 La source de la grace, & de nôtre bon-heur !  
 Le grand secret seroit, de luy donner le nôtre.

Mais oferions-nous bien, vous offrir aujourd'huy  
 Pour un Cœur aussi noble, aussi saint que le vôtre,  
 Des Cœurs ingrats, impurs, si peu dignes de luy ?



SUR SES PARANTS: le 17. Juin.

Qui prefere toujourns à l'ordre naturel ,  
 La grace dont l'éclat rend une ame si belle ,  
 Ose plus d'une fois , metre autel contre autel ,  
 Et se prete souvent à l'erreur d'un faux zele.

La grace est d'ũ grãd prix; rié n'est aussi beau qu'Elle  
 Mais nôtre doux Sauveur , de son pere eternel ,  
 Par nature est le Fils , par grace il n'est pas tel.  
 Et MARIE est encor , sa Mere naturelle.

Ainsi parmi les Saints , donnons le premier rang ,  
 A tous ceux que la grace , & la chair & le sang ,  
 Ont joints à cette sainte , à cet aymable Fille.

Si la grace a rendu tous les saints ses enfans ,  
 Il faut tomber d'acord , que ses nobles Parants ,  
 Font à part une sainte , & divine famille.

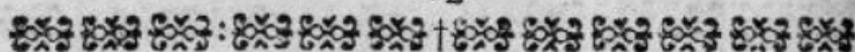
SUR SA VISITATION.

Quand l'Eglise empresseé à plaindre son Epoux ,  
 Durãt plus de trois mois, jusqu'à presãt differe,  
 De celebrer ce grand & cet humble Mistere ,  
 Ou MARIE a fait voir tant de zele pour nous.

C'est je n'en doute pas, pour nous aprendre à tous  
 Que la joye aujourd'huy luy semble nescessaire ,  
 Que pour féter ce jour , on ne le peut mieux faire  
 Qu'en mótrant du plaisir les trãsports les plus doux.

Nous voyons en effect , que l'aymable MARIE ,  
 Habitant la maison du triste Zacharie ,  
 La comble en un moment , de grace & de plaisirs.

En l'aymant forçons-là d'habiter en nos ames ;  
 Elle y fera soudain par ses divines flãmes ,  
 Renaître l'allegresse & mille saints desirs.



SUR SES JOYES. le 5. Juillet.

**V**Eux-tu vivre Chrétien dans un plaisir charmât,  
 Tu n'as qu'à mediter, les plaisirs que MARIE,  
 Goûta durant le cours de sa mortelle vie,  
 Et ceux qu'elle possède, au haut du firmament.

Ne sçais-tu pas assez, que l'ame d'un amant  
 Est plus fortement jointe à la beauté chérie,  
 Qu'au Corps qui la captive, & qu'elle vivifie,  
 Afin de luy pouvoir, donner le mouvement.

Repasse en ton esprit, toutes ses allegresses,  
 Donne leur tes pensers, donne leur tes tendresses,  
 Garde les dans ton Cœur, & la nuit & le jour.

Pour nous rendre contants, vainement la sagesse,  
 La Grace même en vain, le plus souvent s'empresse;  
 Ce merveilleux secret, n'étoit deu qu'à l'amour.

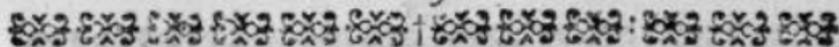
N. DAME DU MONT CARMEL. 16. Juillet.

**N**ous devons en ce jour, Adorable MARIE,  
 Rapeler dans l'esprit, cette insigne faveur,  
 Que vous fites jadis au digne successeur,  
 Du chef de vos Devots, le grand Prophete Elie.

Quand pour recompenser, cette ardeur infinie,  
 Que toujourns ses Enfans, fût voir pour vôtre honneur  
 Vous voulutes donner, avec tant de douceur,  
 Le Scapulaire à ceux qui vous avoient chérie,

N'avez-vous pas encore en ce Don glorieux,  
 De vôtre amour pour eux, le Gage pretieux,  
 Joint de nôtre Salut, la promesse assuree.

On doit atendre tout, d'une si douce Main,  
 Après avoir reçu, cette Sainte Livrée.  
 Un espoir si flateur, est caché dans mon sein.



SUR N. DAME DES ANGES. le 2. Aoust.

**P**Armi les vieux debris, d'un Temple magnifique;  
 Mais qui ne laisse pas d'être encore fameux.  
 Ou depuis si long-tems, des Esprits bienheureux,  
**A** l'honneur de leur Reyne, on entend la musique.

Le devot Fondateur, de l'ordre Seraphique,  
 Offre toutes les nuits, ses larmes & ses vœux;  
 Et se jettant aux pieds, de la Reyne des Cieux,  
 Luy donne de son zele, une marque publique.

C'est la que ce grand Saint, & d'Elle & du Sauveur,  
 Et de leur propre bouche, obtient par sa ferveur,  
 Pour ses pauvres enfans, une riche Indulgence.

Ainsi les verra-on, par un juste retour,  
 Témoigner à MARIE, en tout tems leur amour;  
 Et soutenir par tout, sa premiere innocence.

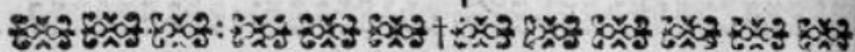
SUR N. DAME DES NEIGES. le 5. Aoust.

Nobles Romains, qu'asemble un nœud S. & pudique  
 Vous regretiez qu'encor, vôtre auguste Cité,  
 N'eut pas de sa ferveur, & de sa pieté,  
 Sceu donner à MARIE une preuve publique.

Mais aujourd'huy le Ciel, en sa faveur s'explique  
 Et la nege qui tombe au milieu de l'été,  
 Vous pousse à faire un don, de vôtre heredité,  
 Pour luy faire elever, un Temple magnifique.

Ce Temple vous tient lieu, de néveux & d'Enfans,  
 Il fera triompher, de la rigueur des ans,  
 De vôtre illustre nom, la gloire toute entiere.

Le tems eut fait perir, vôtre posterité:  
 Mais une si puissante, & si sainte heretiere,  
 Vous méne doublement à l'immortalité.



SUR SA MORT. le 13. Aoust.

**A** Prés une si longue & si cruelle absence,  
De cet aymable Fils, que vous ayez si fort;  
Aujourd'huy de l'amour, un violant effort,  
Vient finir vôtre vie, avec vôtre souffrance.

Avec combien d'éclat & de magnificence,  
Montez-vous dans le Ciel, par cette heureuse mort?  
Des celestes Esprits, quel sera le transport?  
Leur surprise est égale, à leur réjouissance.

Ah! si c'est une Fête, Elle l'est pour les Cieux:  
Leurs habitans verront, à jamais vos beaux yeux;  
La Terre en vous perdant, devient trop malheureuse.

Ouy MARIE, il nous faut renoncer aux plaisirs,  
Et si l'on doit fêter, vôtre Mort précieuse,  
C'est par des pleurs sans nôbre, & d'éternels soupirs.

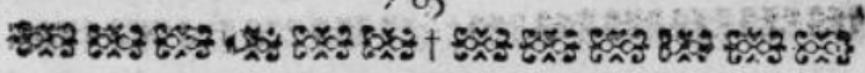
SUR SON ASSOMPTION. le 15. Aoust.

**V**ous venez aujourd'huy, de la mort à la vie,  
Et de la terre encor, vous môtez dans les Cieux,  
Vous entrez triomphante, en ces aymables lieux,  
Conduite par ce Fils, qui vous a tant chérie.

Les Anges & les Saints, adorable MARIE,  
Ne peuvent plus se taire, en voyant vos beaux yeux;  
Et pour mieux célébrer, un jour si glorieux,  
Le Ciel avec la terre, à l'envi se récrie.

Au moins malgré le bruit, de leurs celestes voix,  
Qui pour leur intérêt, vous disent tant de fois,  
D'oublier la maison, dont vous êtes issue;

Prétez l'oreille aux cris de tant de malheureux,  
Qui dans le desespoir, de vous avoir perdue,  
Osent vous conjurer, de vous souvenir d'eux.



SUR SES RELIQUES. le 1. Septembre.

EN quittant les Mortels, Adorable MARIE, O  
Vôtre extrême bonté, laisse à ces malheureux,  
Vos Voiles, vos Habits, vos Bagues, vos Cheveux,  
Et tant d'autres Tresors de valeur infinie.

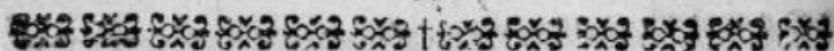
Ces Peuples, ces Climats sont bien dignes d'envie,  
Quand vous leur confiez ces dépôts si fameux,  
De votre souvenir les gages amoureux,  
Et des remedes seurs pour les maux de la vie.

Mais pour nous, que l'amour a blessé de ses traits,  
Qui soupirons ici pour vos divins attraits,  
Et qu'un funeste sort, prive de votre veüe ;  
Il ne nous reste rien, en ce triste sejour ;  
Que le cruel regret, de vous avoir perdue,  
Et l'eternel desir de vous revoir un jour.

SUR SA NAISSANCE. le 8. Septembre.

AH! que vôtre naissance, adorable MARIE, O  
Annonce de plaisirs, à ce mortel sejour,  
Aussi divine Aurore, espere-il la vie,  
Du soleil, qui de vous doit naître quelque jour,  
Si la nativité du fils de Zacharie,  
Nous charme tous les ans par son heureux retour,  
Il faut bien qu'en naissant, le Mere du Messie,  
Remplisse tous les Coeurs d'alegresse & d'amour,  
Si pour le jour natal, des Princes de la terre,  
Qui traînent après eux, le desordre & la guerre,  
Nous faisons eclater, tant de joye & d'ardeur ;  
Avec combien de pompe, & de magnificence,  
Tout le monde doit-il fêter vôtre naissance,  
Vous seule nous caitez un eternel bonheur.

H



SUR SES GRANDEURS. Le 17. Septembre.

**O**N peut faire la fête, adorable MARIE ;  
 Mais non pas le calcul de toutes vos grandeurs,  
 Tous les mortels unis, des Anges tous les Chœurs,  
 N'en scauroient concevoir que la moindre partie.

Celuy qui prit de vous, une nouvelle vie,  
 Celuy qui vous combla de grace & de faveurs,  
 Peut comprendre luy seul, vos beautez, vos douceurs,  
 Et l'excez de l'amour, dont il vous a chérie.

Toutes les nations, & leur posterité,  
 Prêcheront à jamais, vôtres felicité,  
 Et de tant de grandeurs, adoreront les causes.

Pour pouvoir nous vanter que vous parliez de nous,  
 Celebrons en ce jour, toutes les grandes choses,  
 Qu'alors le Tout-Puissant, avoit faites en vous.

SUR SON SAINT NOM. Le 22. Septembre.

**O**uy MARIE en ce jour, receut dans le berceau  
 Un Nom dont on ne peut cōprédré l'excellence,  
 Un Nom si plein d'apas, de grace & de puissance,  
 Que nous devons l'aymer jusques dans le tombeau.

L'Eglise qui le scait, par un decret nouveau,  
 Ordonne à ses enfans, que par reconoissance,  
 Le Dimanche qui suit cette heureuse naissance,  
 On fête un Nom si saint, & si grand & si beau.

Après avoir suivi ses loix & son exemple ;  
 Il faut encor sçavoir qu'on ne portoit au temple  
 Les Filles qui naissoient, que le quinzième jour.

Ainsi c'est aujourd'huy, que nous devons sans cesse,  
 Pour un Nom si puissant, & si plein de rendresse,  
 Redoubler nos respects, nos vœus, & nôtre amour,

## SUR N. D. DE LA VICTOIRE. le 7. Octobre.

Ceux qui du grand Thomas, ont suivi la Doctrine,  
 Pour coroner des fleurs vôtres Maternité,  
 Chantent par un secret sagement inventé,  
 A chaque heure du jour, vôtres grandeur Divine.

Le parti qui soutient vôtres pure Origine,  
 Approuve leur prudence, & leur fidélité:  
 Mais divine MARIE, il eut bien souhaité,  
 Que leurs roses jamais, n'eussent connu d'épine.  
 Et vous pour leur montrer, que tout vous est soumis,  
 En ce jour solennel, sur des fiers ennemis,  
 Vous donnez à l'Eglise, une illustre victoire.

Ah! quand la verrons-nous par un juste retour,  
 Donner le dernier Coup, à ceux de vôtres gloire,  
 Et vous marquer ainsi, son zele & son amour.

## SUR SON INTERIEUR. le 19. Octobre.

Cette Fête il est vray peut passer pour nouvelle:  
 Mais si vous consultez la raison & l'amour,  
 Combien n'est elle pas digne de nôtre zele?  
 Qu'elle merite bien qu'on la chome à son tour.

Ouy le Verbe Divin, la Sageſſe Eternelle,  
 Qui recent de MARIE, & la vie & le jour,  
 Dit qu'elle est au dedans, & si pure & si belle,  
 Qu'elle le fit descendre en ce mortel séjour.

Quand on pense en effet aux graces de son ame,  
 A ces vives clartez, à cette ardante flamme,  
 D'un Esprit si sublime, & d'un si tendre Cœur.

On ne peut s'empêcher de publier sans cesse,  
 Que la Fille du Roy, cette aymable Princesse,  
 Cache toute sa gloire en son Interieur.

SUR SA PRESENTATION, le 21. Novembre.

**P**our bien fêter le jour où vous venez au temple  
 Consacrer à Dieu seul vos plaisirs & vos jours,  
 Il faut vous imiter, & sur ce grand exemple,  
 A tous nos vains desirs renoncer pour toujours.

Quand dans cet état nôtre Cœur vous contemple,  
 De ses égarements il veut borner le cours,  
 Vôtre pouvoir MARIE, en est-il de plus ample,  
 Se refusera-t-il à nôtre prompt secours.

Pour pouvoir pratiquer au moins en la vieillesse,  
 Ce que vous avez fait même avant la jeunesse,  
 Donnez assez de force à nos foibles esprits.

Faites pour bien finir, & l'année & la vie,  
 Que nous aymions sans cesse, & JESUS & MARIE,  
 Et ne pensions qu'à vous & qu'à vôtre cher Fils.

AU LECTEUR.

**L**ecteur, qui que tu sois, si tu n'aymes MARIE,  
 Et si tu ne l'aymes pas même fort tendrement,  
 Arrête au premier vers sur peine de la vie,  
 Profane cherche ailleurs un autre amusement.

Ce discours diras-tu ? plein de bizarrerie,  
 Donne dans la marote & dans l'emportement :  
 N'importe, je soutiens sans entrer en furie,  
 Qu'un auteur n'a jamais parlé plus sagement.

Voudrois-tu dâs mô Cœur entrer malgré moy même  
 Te servir de ma main pour blesser ce que j'ayme,  
 M'arracher un bouquet qui n'est pas fait pour toy.

Tu viendrois condamner d'excez ou de foiblesse,  
 Ce violant amour, cette extrême tendresse,  
 Arrête, ou tu seras cent fois plus fol que moy.

## AU LECTEUR AMI

Pour honorer MARIE & tacher de luy plaire,  
Autrefois deux grads Saints ont long-tés medité,  
L'un a fait un Plautier, l'autre a fait un Rosaire,  
Ouvrages merveilleux & pour l'éternité.

Miserable pecheur sero-je temeraire,  
D'affecter avec eux quelque Conformité?  
De toutes les vertus, le divin exemplaire,  
Nôtre aymanle Sauveur veut bien être imité.

Mais malgré mon neant si j'ose aussi prétendre  
Que ce chetif Ouvrage est encore plus tendre,  
Cher & Sage Lecteur n'en fais point alarmé.

Tout amour doit toujours être au dessous du nôtre,  
Quiconque ne croit pas aimer plus que tout autre,  
Quelque vertu qu'il ayt, n'a jamais bien aimé.

## AU LECTEUR AMI

Ouy, je distingue assez le bien avec le mal,  
J'honore leur mérite & conois ma bassesse,  
Ils sont grands en vertus, en sçavoir, en noblesse,  
Je ne suis qu'un pecheur, orgueilleux & brutal.

Mais ce grand Patriarche & ce saint Cardinal,  
S'ils ont eu pour MARIE une forte tendresse,  
Sur sa Conception ont eu quelque foiblesse,  
Dont on a veu pourtant le sort fort inegal.

Bien que les successeurs du Docteur Seraphique,  
Ayent fait pour la défendre une guerre publique,  
Il fut si malheureux qu'on doutra de sa foy.

Les enfans du premier qui n'en a douté guere,  
Ont de tout leur pouvoir combattu ce mistere,  
Dieu y veille, que les miens en doutent comme moy.



AU LECTEUR INDEVOT.

**J'**En conviens avec toy, sans briguer ta faveur,  
Le peuple déchainé contre la Poësie,  
Croit qu'elle marque en nous une trop forte ardeur;  
Il traite aussi l'amour de pure Reverie.

Ainsi tout à la fois être Amant & Rimeur,  
Ce sera dira-on une double folie,  
Lors que l'on a l'esprit blessé comme le cœur,  
On peut être aculé de quelque frenesie.

Il est vray: mais enfin mon indevot Lecteur,  
Peut-on croire que c'est un excez de chaleur,  
Qui me pousse à rimer sur la fin de ma vie.

Et toy qui n'as jamais senti cette ferveur,  
Que depuis soixante ans je ressens pour MARIE,  
Peus-tu sans être fol la traiter de fureur.

AU LECTEUR SAGE.

**D**E tendresse & d'amour j'entens parler sans cesse:  
Mais que peu de mortels ont assez de clarté,  
Pour discerner l'amour, de la brutalité,  
Et des desirs honteux d'avec la tendresse.

S'il est des sentimens d'une plus pure espee,  
Que font naître l'esprit, la vertu, la bonté,  
Pour avoir d'autre objet que la seule beauté,  
L'amour a trop de feux, de force & de noblesse.

On doute même encor qu'un Cœur ayt le pouvoit  
D'aymer eperduement, ce qu'il ne scauroit voir,  
De MARIE il est vray je deplore l'absence.

Mais la foy, la raison nous donnent icy bas,  
La même certitude & la même evidence,  
Que nous pourrions avoir en voyant les apas.

AU LECTEUR DEVOT A N. DAME.

**S**I mon stile est si bas pour un objet sublime,  
 Revenez cher Lecteur de v<sup>o</sup>tre étonnement,  
 Je n'ay jamais connu la raison ni la rime,  
 Et je dois mes Sonnets à l'amour seulement.  
 Je ne crois pas aussi meriter v<sup>o</sup>tre estime,  
 Pour avoir adoré cet Objet si charmant,  
 J'ay regardé tou<sup>j</sup>ours mon amour comme un crime,  
 Devois-je malheureux l'aymer si foiblement?  
 Mais durant tout le cours d'une si longue vie,  
 Si la Mere de Dieu, l'adorable MARIE,  
 De mes feux, de mes Vers fut l'unique sujet.  
 Au moins suis-je bié seur, que le cœur le plus tédre,  
 Ny l'esprit le plus fort, ne peuvent pas pretendre,  
 D'ecrire, ou de brûler pour un plus digne Objet.

AU LECTEUR DEVOT A N. DAME.

**S**I mes Sonnets n'ont pas assez de politesse,  
 Devot & cher Lecteur n'en foyez pas surpris,  
 Je n'avois pas receu, comme d'autres esprits,  
 Pour rimer aisement, la force ni l'adresse.  
 Je croy qu'ils ont du sens, qu'ils ont de la justesse,  
 Comme ils naissent du feu, dont mon Cœur est espris,  
 Je suis seur qu'ils pourront debatre au moins le prix,  
 A tous ceux qu'a fait naître une extrême tendresse.  
 Les autres vanteront son pouvoir, sa bonté,  
 Plus foible & plus discret, je me suis contenté  
 De chanter dans mes Vers la beauté de MARIE.  
 Aussi n'ay-je voulu que plaire seulement,  
 A ceux qui comme moy l'ont tendrement cherie,  
 Et qui jusqu'au tombeau l'aymeront tendrement.

AU LECTEUR INDIFERENT.

Pour ses Sonnets Petrarque autrefois si vanté,  
 Brûla plus de trente ans pour sa belle maîtresse,  
 Si je dois comme luy mes Vers à la tendresse,  
 Contre luy pour le prix je n'ay point disputé.

Je ne suis pas surpris qu'il ayt si bien chanté,  
 Il fut maître en cet art, dès sa tendre jeunesse:  
 J'ay chanté seulement dans la froide veillesse,  
 De la Mère de Dieu, la parfaite beauté.

Nous avons l'un & l'autre aymé depuis l'enfance:  
 Mais pour la pureté, la grandeur, la constance,  
 Son amour doit au mien ceder avec raison.

Aussi de la beauté qui l'avoit si chérie,  
 A l'Objet de mes vœux quelle comparaison,  
 En pourroit-on trouver de Laure avec MARIE.

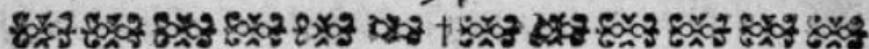
AU LECTEUR INDIFERENT.

JE ne redoute point ta sévère Critique,  
 Ny je ne veux briguer ton injuste faveur,  
 Je te laisse à toy-même indifferend Lecteur,  
 C'est de l'indifférence aussi que je me pique.

Pour t'en donner d'abord une preuve autentique,  
 Je vay confidamment t'apprendre mon humeur,  
 J'ay toujours méprisé dans le fonds de mon Cœur,  
 Le goût trop general & l'estime publique.

De plus nobles ardeurs ont echauffé mon sein,  
 En composant des Vers, ce fut mon seul dessein,  
 De servir ou de plaire aux devots de MARIE.

Ah si je veux chercher quelque immortalité,  
 C'est de pouvoir l'aymer tout le tems de ma vie,  
 Et de l'aymer encor toute l'éternité.



AU LECTEUR DELICAT.

**C**ondanne de mes Vers le peir de politeſſe,  
 Lecteur je les ſoumets à toutes tes tigueurs,  
 Ils n'auront ſi tu veux ni graces ni douceurs,  
 De leur ſtile avec toy je blâme la rudelſe.

Apollon je le ſçay n'ayme point la vieilleſſe,  
 L'hiver n'eſt pas le tems qui fait naître les fleurs,  
 Mais de MARIE, au moins reſpecte les grandeurs,  
 Et d'un Cœur amoureux épargne la tendreſſe.

Ouy, ſi tu pretendois porter tes jugemens,  
 Jusques ſur les penſers & ſur les ſentiments,  
 Que ma Muſe tremblante en ces Sonnets explique.

Je n'heſiteray pas de te dire à mon tour,  
 Avec un auſſi franche & plus ſage critique,  
 Que tu ne conois point, la raiſon ni l'amour.

AU LECTEUR DELICAT.

Comment ay-je bien peu rimer en ma vieilleſſe,  
 Pourquoi n'ay-je pas craint d'effrayer mes Lecteurs,  
 Je n'ay jamais connu le bel art des neuf ſœurs,  
 L'amour ſeul me conduit ſur les bords du Permeſſe.

Sur un ſi triſte fonds j'ay répandu ſans ceſſe,  
 L'eſmail le plus brillant des plus aymables fleurs,  
 Les mots les plus choiſis, de charmes, de douceurs,  
 De beauté, de plaſiſir, d'amour & de tendreſſe.

Mais ſi l'on doit ſur tout choiſir un beau ſujet,  
 Mes Vers n'ont-il pas eu pour leur unique objet,  
 La beauté que Dieu même a tendrement chérie.

Pour y mettre le comble & la dernière main,  
 Je n'ay point de Sonnet, je n'ay point de quatrain,  
 Qui ne ſoit embeli du beau Nom de MARIE.

AU LECTEUR BRUTAL.

**R**Eproche-moy Lecteur qu'avec peu de finesse,  
 J'ay de termes pareils, & presque à tous momés  
 Que je me fers par tout des mots pleins de bassesse,  
 Dont on void se servir tous les autres amants.

Eh bien, accuse-moy de peu de politesse,  
 De n'avoir pas assez de fleurs & d'ornemens,  
 De mes expressions condamne la rudesse,  
 Espargne pour le moins mes tendres sentiments.

Non non pour arrêter ta Critique severe,  
 Pour gagner ton estime ou tacher de te plaire,  
 Je n'ay point en flateur pretendu t'encenser.

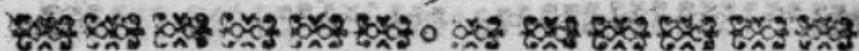
Je ne me deffens pas contre ta raillerie:  
 Mais si tu n'eus jamais de l'amour pour MARIE,  
 Tu blâmerois à tort ce qu'il m'a fait penser.

AU LECTEUR CRITIQUE.

**M**ARIE est en effet de mille apas pourveuë:  
 Mais comment diras-tu, peut-on si tendrement  
 Et même je t'entens, sans quelque entêtement,  
 Aymer une beauté que l'on n'a jamais veuë.

Comme cette beauté ne t'est guere connuë,  
 Je vay donc à mon tour te parler franchement.  
 Je comprends moins encor pourquoy si sottement  
 Tu cheris les objets dont ton ame est émeuë.

La beauté que tu vois est pure vision,  
 La gloire que tu suis n'est qu'une illusion,  
 Tous tes plus grâds plaisirs ne sôt qu'une ôbre vaine.  
 Sans vouloir consulter la raison ni la foy,  
 Consulte un peu le tems, & tu verras sans peine,  
 Lecteur que tu n'es pas aussi sage que moy.



AU LECTEUR AMI.

**T**U vas d'abord Lecteur condamner mon audace,  
 Pour bien rimer il faut rimer dès le berceau,  
 Lorsque je dois penser à descendre au tombeau,  
 Je m'amuse imprudent à monter au Parnasse.

J'espere toute fois que tu me feras grace,  
 Le sujet que je t'offre est si saint & si beau ;  
 En tout cas je seray le premier mon Boileau,  
 R\*\*\*\*\* Le pauvre est mort, je postule sa place.

Je sçay bien que souvent l'excez d'humilité,  
 N'est au fonds qu'une pure & fine vanité,  
 Je me ris comme toy de cette sorte adresse.

Veux-tu confidamment que je t'ouvre mon Cœur,  
 Si mes Vers sont sçavans, justes, pleins de tendresse,  
 Je ne suis point Poëte, & je m'en fais honneur.

AU LECTEUR BIGOT.

**D**ieu seul est adoré du culte de Latrîe,  
 La raison & la foy le font voir clairement,  
 Si j'ay nommés à Mere adorable MARIE,  
 Je n'ay point ebréché ce juste sentiment.

On sçait assez Lecteur, sans que je te le die,  
 Qu'adorer ce n'est rien qu'honorer tendrement:  
 Celle dont Salomon avoit receu la vie,  
 Fut par un Roy si sage adorée humblement.

Tu ne sçais pas qu'en Vers on appelle adorable,  
 Tout ce que dans la Prose on peut nommer aymable:  
 Tu n'as jamais vécu sous l'amoureuse Loy.

C'est ainsi qu'un Amant parle de sa Maitresse,  
 Tu veux donc condamner, en parlant contre moy  
 Les Muses, Salomon, la raison, la tendresse.

AU LECTEUR POËTE.

**L**orsque je leus ces Vers si beaux & si pompeux,  
 Que Brebeuf & Corneille, avoient fait pour M.  
 Je n'ay connu que trop, qu'en ces Normands fameux,  
 La nature avec l'art, heureusement s'allie.

Que je suis imprudent de rimer après eux?  
 Moy, qui n'ay commencé qu'à la fin de ma vie;  
 Moy, qui n'ay point receu, tous ces talens heureux,  
 Qui me voy sans sçavoir, ainsi que sans genie.

Leur esprit, il est vray, fait éclater son feu,  
 Mais le Cœur dans leurs Vers, ne se montre que peu;  
 Dans leur grâde abondance, ils mâquent de tédresse.

Je vous puis donc, Lecteur, dire de bonne foy,  
 Sans faire le gascon, sans blâmer leur richesse,  
 Qu'Apollon est pour eux, & qu'Amour est pour moy.

---

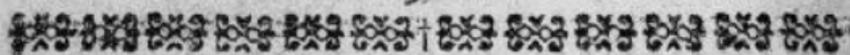
AU LECTEUR DISCRET.

**J**'Ay fait 700. Sonnets, pour l'amour de MARIE,  
 Ne croy pas cependant, cher & devout Lecteur,  
 Que l'honneur de passer, pour habile rimeur,  
 Ayt donné la naissance, à cette fantaisie.

Mais comme maintenant, sur la fin de ma vie,  
 Je sentois afoiblir, l'excez de mon ardeur;  
 J'ay creu pouvoir ainsi, ranimer dans mon Cœur,  
 Et fixer dans l'esprit une image chérie.

C'est la même raison, qui me fait imprimer,  
 Ces Vers que mon humeur me feroit supprimer;  
 Si je n'attendois pas, un plus grand avantage.

Peut-être quelque jour, c'est comme je le croy,  
 Ceux qui prendront le soin, de lire cet ouvrage,  
 Se verront engagez à l'aymer comme moy.



AU LECTEUR AMI.

Veux-tu, m'õ cher Lecteur, qu'avec toy je m'explique  
 Quand j'imprimay ces Vers, que j'avois mis au jour,  
 Je n'avois nul deffein, de gagner ton amour ;  
 Ni je ne craignois pas ta severe critique.

J'ay fait, je le connois, une faute publique :  
 Mais qui ne tombe pas en ce mortel sejour,  
 Il faut s'en consoler, & te dire à mon tour,  
 Une grande raison, qui n'a point de replique.

Le destin de mes Vers, ne m'a point alarmé,  
 Leur grãd nõbre est de ceux qui ne m'õt poit charmé :  
 Ceux-là sans nul regret, je te les abandonne.

Mes plus tendres Sonnets, & les plus amoureux,  
 Bien qu'ils soient les plus beaux, ne plaisent à persone,  
 C'est par-là que je dois, m'estimer plus heureux.

AU LECTEUR EXACT.

JE sçay que le Sonnet, est une Poësie,  
 Ou le moindre défaut, ne peut se pardonner :  
 Je sçay que par les loix, qu'on vient de luy donner,  
 Chaque rime en doit être heureuse & bien choisie.

Pourquoy donc, en chantant le Saint nom de MARIE,  
 De tous les agréments, ne le pas couronner ?  
 Et par quelle raison, faut-il abandonner  
 La regle qui doit être, exactement suivie ?

Mais tu sçais bien, Lecteur, que la Sterilité ;  
 Fait qu'on souffre une rime, avec sa pauvreté ;  
 Et dispense un rimeur, d'une Loy si facheuse.

J'ose encor soutenir en depit de Boileau,  
 qu'une rime est fort riche, & qu'elle est trop heureuse  
 Pour si peu qu'un mot rime avec un Nom si beau.

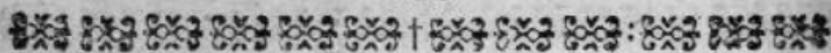
AU LECTEUR PRUDENT.

**J**E ne connois que trop , les meurs & les usages ;  
**J**'ay cherché d'un chacun la differente humeur ,  
 Et je suis convaincu , cher & prudent Lecteur ,  
 Que les goûts sont divers, autant que les visages.  
 Les Foibles & les Forts, le plus ou le moins sages ,  
 Mesurent par leur goût , de choses la valeur.  
 Et les divers états , de l'esprit & du cœur ,  
 Des jugemens divers sont les vives images.  
 Mes Sonnets tous remplis , d'amour & de beauté ,  
 De les garder pour moy je fus long-tems tanté :  
 Mais enfin sans regret , je vous les abandonne.  
 Je les crois les plus beaux , & les plus amoureux :  
 Ils sont feurs cependant , de ne plaire à personne.  
 Ah ! mon Cœur que tu dois t'en estimer heureux ?

---

AU LECTEUR SCAVANT.

**Q**ue sert-il , diras-tu , d'honorer tendrement ,  
 De la Mere de Dieu la Grandeur souveraine ;  
 Si le Pecheur demeure , en son aveuglement ,  
 Son culte pour MARIE , est une chose vaine.  
 Ne vois-tu pas , Lecteur , que ce raisonnement :  
 Détruit toutes les loix , de la Prudence humaine :  
 Qu'on passeroit ses jours , sans aucun mouvement ,  
 S'il faut que les moyens , ayent une fin certaine.  
 Que sert de s'embarquer , si l'on n'arrive au port ,  
 Si le Malade aussi , ne fait changer son sort ,  
 Que luy servira-il , de prendre le remede ?  
 Pourquoi traiter MARIE , avec plus de rigueur ?  
 Reverer son pouvoir , l'appeler à son ayde ,  
 N'est-ce pas un moyen , pour n'être plus pecheur ?



AU LECTEUR BIZARRE.

Lors que vous m'acusez de m'être en cet Ouvrage  
 Servi de mêmes mots, dont on void les Amans,  
 Exprimer en tous lieux, leurs tendres sentimens;  
 J'avoué une critique, aussi fine que Sage.

Loin de la regarder, Lecteur, comme un outrage,  
 J'écoute avec plaisir ces avertissemens:  
 Mais pour mieux meriter, mes humbles complimens,  
 Commencez de m'apprendre un plus noble langage.

MARIE est un Objet si digne d'être aimé,  
 Que je ne veux rien tant que me voir consumé,  
 D'une ardeur mille fois, & plus forte & plus belle,  
 Et je ne voudrois pas employer dans mes vers,  
 Des termes, pour parler de mon amour fidele,  
 Et plus forts & plus beaux que ceux dont je me fers?

AU LECTEUR INDEVOT.

Je vous l'avois bien dit dès le commencement,  
 Vous le sçavez, Lecteur, que si vous étiez Sage,  
 N'ayant point pour MARIE, un tendre attachement,  
 Il falloit s'abstenir de lire mon Ouvrage.

Vous avez méprisé, cet avertissement:  
 Mais si vous avez creu, me faire quelque outrage,  
 En traitant mes Sonnets, un peu cruellement,  
 Je dois finir encor, par le même langage.

Pour moy, j'en fais bien seur, en les metant au jour,  
 J'ay voulu seulement contenter mon amour.  
 Pour vous, j'ay de raisons que je ne puis vous taire.

Vous n'êtes point devot à la Mere de Dieu.  
 Je me sens trop heureux, d'avoir sçeu vous déplaire;  
 Et vous dis avec joye, un eternel adieu.



de libris ludovici. **S**ed cum sitaerant  
voluntate restant ches. **M**rs. d'ingram.

Notre de permission. Dernière la de la table.

1701. et ches & Mr. **B**urgerot à

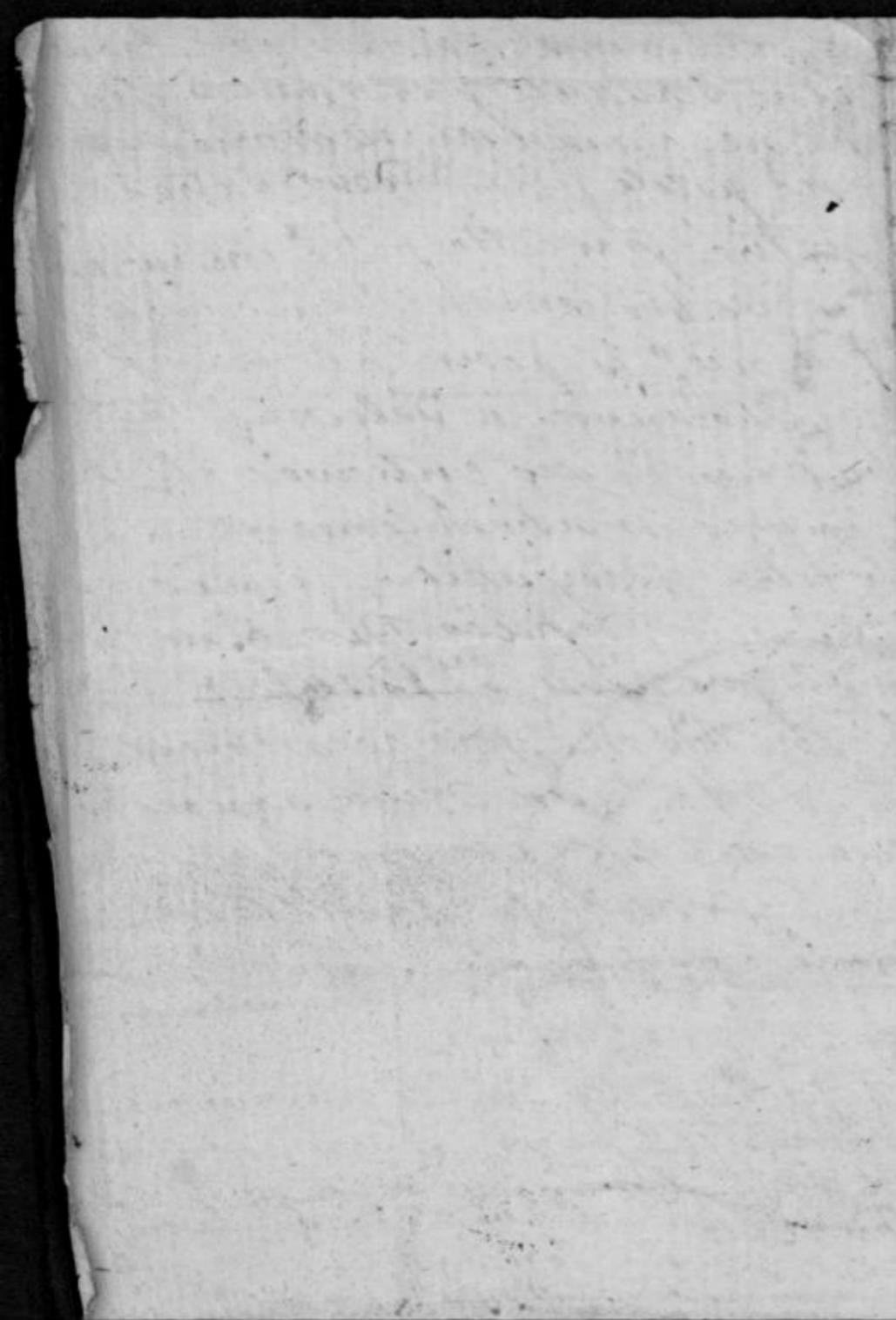
les premiers mes par de filtration. 1702 X

1703.

## Fautes survenues dans l'impression.

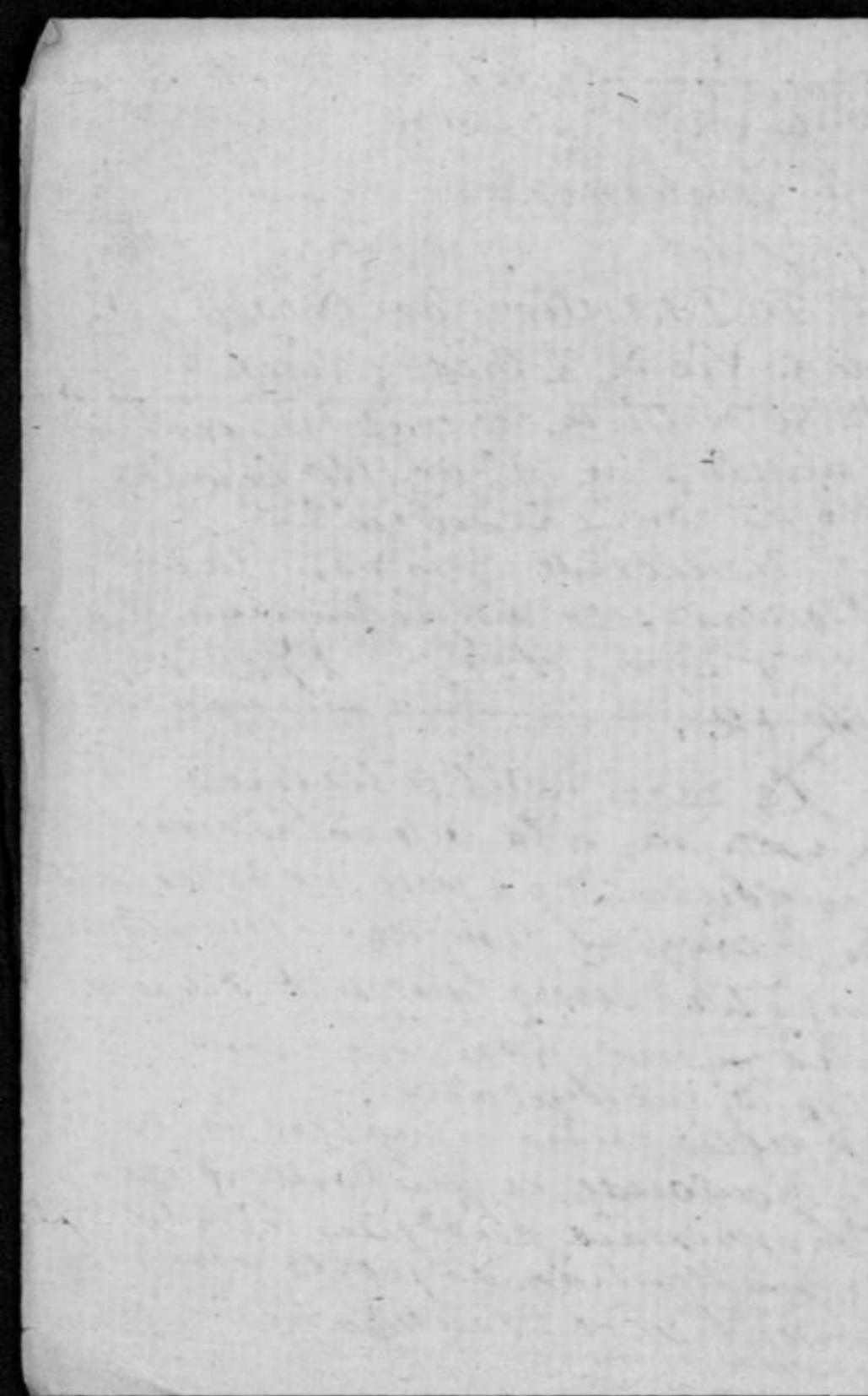
Page	Colonel	Vers	Corrections
4	1	13	Vous ne fûtes pas moins, à l'Univers.
5	2	14	troubler.
22	2	11	Mais.
28	1	12	raison.
38	2	13	transports.
45	1	10	nos.
61	2	6	faire.
64	2	6	firmament.
82	1	4	taire.
84	2	6	Fils.
88	1	14	Se fœu.
90	1	10	d'avec que.
91	2	4	qu'il avoit.
93	1	12	nommé sa.
96	2	3	

Nota: Cet Exemplaire conforme le présent  
Errata - au début. Il a été mal placé  
à la Reliure, avant la page 1 -



Voici ce qu'en dit le Docteur  
Desbarreaux-Bernard dans  
"Les Lanternistes" 1858 à la  
page 45 - Sur ce petit bouquin,  
= Le Psautier de Nostre-Dame  
ou la Vie de la très-sainte  
Mère de Dieu, en cent cinquante  
sonnets - par M<sup>l</sup>e de Malapicire  
Doyen du Présidial  
à Toulouse, par Jean Paul  
Douladoure imprimeur près  
le Collège de Foix 1701,  
in 12.

Ce rare petit volume  
appartient à la bibliothèque de  
Toulouse. Il y a peu de jours encore  
je le croyais unique. Mais depuis  
un hasard assez singulier en a  
mis en ma possession un  
second exemplaire. —  
J'étais entré chez un bouquiniste  
de Toulouse, et pendant que  
j'examinais quelques livres  
mon attention se porta sur un  
mince livret sautillant au



Coût d'une ficelle, et avec laquelle  
une servante parvenait à grand  
peine à amuser médiocrement  
une petite fille de deux ou trois ans.  
Attiré par cette pitié instinctive  
que les bibliomanes éprouvent  
quelquefois pour les livres  
malheureux, je délivrai le  
bouquin de ses entraves et je  
l'ouvris machinalement.  
Le titre manquait; mais  
puisqu'il, depuis dix ans, je  
n'ai pas revu le Pantier de  
Notre Dame, je le reconnus  
bien vite, aux deux sonnets  
que contient chaque page  
des cinquante feuillets doubles  
qui le constituent. —

collat. petit in-12

4 ff liminaires dont le premier est  
blanc - 102 pages - le dernier feuillet  
est blanc aussi - au verso du titre  
petite gravure en bois: la Vierge tenant  
l'Enfant Jésus. - Trois ou quatre couplets  
connus -